FRANCE Football 5F

LE PLUS FORT TIRAGE ET LA PLUS FORTE VENTE DES HEBDOMADAIRES SPORTIFS

N 1.682 ● 33 ANNEE ● 4 JUILLET 1978 ● Espagne : 45 pes. ● Suisse : 3 FS. ● Algérie : 4,50 din. ● Maroc : 5 dir. ● Tunisie : 450 mil. ● Sénégal : 300 c.f.a. ● Côte-d'Ivoire : 335 c.f.a.

De gauche à droite, en grappe, Neeskens, Nunninga, Gallégo, Passarella (de dos), Galvan, Krol (masqué)
(Reportage Krieger, Lecoq, Pichon)

LES PLUS BELLES PHOTOS DE LA FINALE

A LA GUERRE COMME A LA GUERRE

Déjà, le Mundial 78 appartient au passé. Une page est tournée, sans doute pas la plus belle de l'histoire du football. Ces quelques photos témoignent du combat sans merci que fut la finale de River Plate, parfait reflet d'une compétition où les romantiques n'ont plus place ! Quarante à cinquante coups francs de moyenne par match, c'est beaucoup. Mais à la guerre comme à la guerre. Et Argentins comme Hollandais s'en donnèrent à cœur joie. Neeskens qui tend ici la main à Ardiles y laissa trois dents. Nanninga, une fois avec Passarella, l'autre avec Galvan, passa plus de temps couché que debout. Les Hollandais se souviendront de cette deuxième finale perdue en quatre ans. Que pouvaient-ils faire ou espérer de plus ? « Argentina Campeon » oui, mais à quel prix !

(Reportage photographique de Roger Krieger, André Lecoq, Jean-Claude Pichon)

16
22
AGERMEIS

ARGENTINA
¡CAMPEON!

20
18
Renault
car

Pour la seconde fois en quatre ans Robby Rensenbrink n'a fait qu'entrevoir la Coupe du monde. Cette fois-ci il s'est heurté au barrage argentin constitué par Fillol et Galvan. Le Hollandais qui a décidé de mettre un terme à sa carrière internationale ne sera jamais champion du monde.

(Photos Krieger, Lecoq, Pichon)

Défense du "Mundial"

J'E vois tant de raisons qui justifient la victoire de l'Argentine que je me demande pourquoi on s'obstine à en chercher d'autres.

La qualité de ses joueurs d'abord, qu'on a tendance à oublier un peu. Y avait-il, sur les terrains argentins, avant-centre plus opiniâtre et plus fougueux que Luque, ailier plus habile et plus incisif que Bertoni, attaquant plus complet que Kempes, demis plus travailleurs et plus clairvoyants qu'Ardiles, Gallego et même Larosa, Villa, Valencia, défenseurs plus adroit que Passarella, plus sobre que Galvan, plus engagé que Tarantini, et gardien de but plus solide que Fillol ?

Leur préparation fut, en outre, la plus longue et la plus sérieuse de tous les compétiteurs. Détachés du Championnat d'Argentine, qui se déroula sans eux, ils furent confiés aux soins d'un des techniciens les plus sérieux et les plus rayonnants que j'aie connus : Luis Cesar Menotti. Celui-ci, qui travaillait avec son équipe-type depuis plusieurs années, ne négligea rien pour donner à ses joueurs ce dont les Argentins avaient toujours manqué : la vitesse et l'engagement physique. Un chroniqueur de Buenos Aires a fort bien noté cette différence fondamentale qui sépare les footballeurs argentins d'aujourd'hui de leurs prédécesseurs : autrefois, quand ils récupéraient la balle, c'était pour la « geler » et la mettre en conserve à l'abri de leur admirable technique ; maintenant, ils la retournent aussitôt vers l'adversaire, même s'il est Hollandais, avec la même efficacité et le même rythme que lui.

La foi de ces joueurs était, au surplus, de celles qui soulèvent les montagnes. Le mot « fe » était d'ailleurs celui qui revenait le plus souvent dans les articles de nos confrères argentins. Ces footballeurs, délégués par vingt-cinq millions d'Argentins pour gagner le « Campeonato mondial », étaient animés, à mesure que la compétition avançait vers son terme, par un état d'esprit qui nous rappelait celui des Stéphanois de 1974, avec encore quelque chose en plus !

LE fait de jouer à domicile n'était pas naturellement un avantage négligeable. La même équipe argentine, opérant au Brésil ou en Hollande, 'aurait eu probablement aucune chance : et d'abord parce que, hors de chez elle, elle n'aurait pas été habitée de la confiance et de l'audace dont nous parlions. Tout ce dont Menotti a bénéficié dans sa longue préparation et son exigence n'a été possible que parce que la Coupe du monde avait lieu en Argentine. De plus, face à son public et à tout ce pays qui l'observait, cette équipe ne pouvait pas baisser les bras, ne pouvait pas décevoir. Elle a été portée au-dessus d'elle-même.

Mais, et c'est ici que je n'approuve pas les jugements portés en France, l'Argentine, pour l'emporter, n'a utilisé que des armes légales : elle n'a eu besoin d'aucune « magouille ».

Remarquons d'abord que le tirage au sort de janvier, loin d'avantager les Argentins, les a défavorisés en les plaçant dans le groupe le plus riche et en leur « offrant » d'emblée trois adversaires susceptibles de les battre. Les plus favorisés par le tirage « manipulé » ont été les Allemands et les Hollandais.

L'Argentine a donc dû, pour parvenir en finale, accumuler les performances et ne jamais relâcher son effort. Personne d'ailleurs, sur le terrain, ne lui a fait de « cadeau » ; et si la Hongrie, la France et la Pologne ont cédé devant elle, ça n'est pas sans avoir joué leur meilleur match et avoir frôlé le succès. Personne ne serait venu au secours des Argentins si Six avait été un peu plus heureux dans son tir et si Deyna n'avait pas manqué son penalty.

Les Argentins n'ont pas cessé, par devoir et par ambition, d'attaquer, donnant ainsi prise aux contre-attaques adverses. Et il est étrange que ceux que mécontentent ces tactiques réalistes et prudentes — du type brésilien ou allemand — ne rendent pas plus hommage à l'équipe la plus constamment ouverte du tournoi, et la plus généreuse.

Ajoutons enfin que, si l'Argentine a pu vaincre, elle le doit aussi à l'absence d'une superéquipe en ce « Mundial », du type Brésil 1970 ou Hollande 1974. Mais ceia, aussi, comment le lui reprocherait-on ?

J'AI en fait l'impression, depuis mon retour en France, que l'on a ici fait à cette Coupe du monde une série de mauvaises querelles, pour des motifs où il me semble démêler la frustration des Français après l'insuccès de leur équipe, la mauvaise réputation tous azimuts de l'Argentine actuelle et la retransmission médiocre des matches télévisés. On n'a plus eu, semble-t-il, subitement, l'envie de goûter et d'aimer ce « Mundial » ; et on a généralisé à partir de certaines rencontres sans grandeur, en refusant de prêter attention à celles qui méritaient notre admiration.

Or, je puis vous l'affirmer, si beaucoup de matches nous ont laissés sur leur faim, d'autres nous ont séduits soit par leurs rebondissements (Allemagne-Hollande), soit par leur acharnement (Brésil-Argentine), soit par leur envolée (Argentine-Pérou), soit par leur plénitude (Argentine-Hollande). Et une équipe comme celle d'Italie, par exemple, n'a cessé, même lorsqu'elle était à bout de souffle, de pratiquer un football vivant, harmonieux, équilibré, comparable à celui de l'équipe de France.

Il est injuste, pour accabler une compétition qui vous déplaît, de se référer constamment à celles qui l'ont précédée, et au football que l'on jouait il y a dix ou vingt ans.

Quand comprendra-t-on que le sport est en perpétuelle mutation et que si, dans certains domaines, il perd de son côté spectaculaire, il gagne en même temps en densité, en rapidité, en puissance ? Où a-t-on vu, par exemple, depuis que le football existe, autant de tirs réussis de plus de vingt mètres, autant de progressions individuelles balle au pied, ou autant d'interventions offensives des défenseurs ? N'est-ce rien ? Et ne doit-on pas se donner la peine, si l'on note les aspects négatifs du « Mundial », de considérer aussi ses aspects positifs ? Et si l'on déplore l'absence d'équipes et de footballeurs de tout premier rang, ne doit-on pas observer la présence de beaucoup d'excellents joueurs et la révélation de formations telles que celles de Tunisie, du Pérou, d'Autriche, voire d'Italie et d'Argentine ? Une Coupe du monde est un ensemble extrêmement complexe qu'il faut se garder de simplifier, pour le rejeter ou l'adopter en bloc. On doit l'analyser, le regarder sous tous ses aspects. Et quelque chose nous dit qu'on n'en finira pas facilement avec ce « Mundial » et qu'on découvrira, à l'usage, qu'il a été beaucoup plus riche qu'on ne l'a dit.

CE qui me heurte par-dessus tout, c'est la légèreté, et parfois l'inconscience, avec laquelle d'anciens footballeurs jugent le football après eux. Vous me direz que si les chaînes de radios et de télévision ne leur tendaient pas leurs micros avec autant d'insistance, ils n'auraient pas l'occasion de cracher ainsi dans la soupe qu'ils ont adorée.

Mais comment peuvent-ils ainsi méconnaître ce que le football exige aujourd'hui de condition physique, d'équilibre, de force nerveuse et, bien entendu, d'habileté sous toutes ses formes ? Comment ce football rapide, plein, engagé, terrible, ne les rend-ils pas plus modestes, eux dont la maîtrise technique pouvait s'épanouir dans des conditions infiniment plus aisées ? Et, s'ils aiment vraiment ce sport, comment ne vibrent-ils pas quand ils assistent à des chocs aussi « colossaux » qu'Argentine-Hollande en finale ?

Qu'on dise : c'était trop d'engagement, trop de « sauvagerie », et l'arbitre Gonella aurait dû essayer de sévir davantage, bien sûr ! Mais déclarer, comme Raymond Kopa, que ce fut « un petit match », avec un « semblant de football », c'est vraiment se moquer du monde, se moquer des footballeurs et se moquer du football.

Certaines anciennes vedettes, heureusement, restées sans doute plus proches du jeu et plus ouvertes à son évolution, ont émis des opinions différentes.

Pelé, par exemple, devenu commentateur de la télévision venezuelienne et qui confiait, chaque jour, ses impressions approfondies sur le « Mundial » d'un journal de Buenos Aires.

Voici ce qu'il a écrit le 26 juin :

« Le triomphe des Argentins est une des plus grandes émotions que j'ai éprouvées dans ma vie. Mon bonheur a été aussi complet que lorsque, à Mexico, l'équipe de mon pays a enlevé la Coupe du monde pour la troisième fois ou, plus récemment, quand j'ai joué pour la dernière fois, avec le Cosmos. Mon plaisir fut immense parce que le football pratiqué fut de tout premier niveau (« de primerisimo nivel »)... Cette équipe argentine est un véritable exemple et doit servir de modèle à toute l'Amérique. »

Pelé se donne ainsi la peine d'examiner sérieusement le football de 1978 ; il en comprend les exigences ; en goûte les réussites même s'il sait aussi en blâmer les faiblesses. Pelé fait la part des choses. C'est ainsi qu'il faut comprendre ce « Mundial », le critiquer quand il le mérite, le défendre quand il le mérite.

FRANCE Football
(Nouvelle série)
N° 1.682

Directeur de la publication : René LAURE
Directeur général : Jacques GODDET
Directeur de la Rédaction : Jacques FERRAN
Rédacteur en chef : Jacques THIBERT

REDACTION
Tony ARBONA, Didier BRAUN, Claude CHEVALLY, Jean CORNU, Gérard ERNAULT, Jacques ETIENNE Jean-Marie LORANT, Jean-Paul OUDOT, Victor PERONI, Jean-Philippe RETHACKER, Victor SINET, Philippe TOURNON, Robert VERGNE, Jean-Jacques VIERNE.

DIRECTION ARTISTIQUE
Jacques LEMAIRE
Gilbert CHALEIL (adjoint) et Hubert LESEURRE

Rédaction-Administration
10, Fg-Montmartre
75441 Paris Cedex 09
Tél. : 246-92-33
Service-Vente
25, avenue Michelet
93400 Saint-Ouen
Téléphone : 252-82-15
C.C.P. Paris 5320-95
Adresse télégraphique : FRANFOOT PARIS
Abonnement « F.F. »
B.P. 49
93401 Saint-Ouen Cedex

FRANCE
DOM - TOM (voie maritime)
3 mois : 50 F ; 6 mois : 95 F ; 12 mois : 185 F.
ETRANGER
(voies maritime et ferroviaire)
3 mois : 70 F ; 6 mois : 130 F ; 12 mois : 235 F.
VOIE AERIENNE
Renseignements sur demande.

• CHANGEMENT D'ADRESSE
Un franc et l'une des dernières bandes. Pour les changements d'adresse de vacances comportant deux opérations (départ retour), 2 F

• PUBLICITE
Régie Football :
Services Commerciaux
26 bis, rue François-Ier
75008 Paris
256-90-00
Siège social et Services techniques
8-10, rue du Fg-Montmartre
75009 Paris
246-92-33
Chefs de Publicité :
Béatrice Blachard, Charles Train

Commission paritaire n° 20.078

OJD VÉRITÉ DIFFUSION - PUBLICITÉ 1976

Le numéro de « FRANCE FOOTBALL » daté du mardi 27 juin 1978 n° 1.681 a été tiré à 239.500 exemplaires

Impression : Imprimerie de Montsouris-Massy et I.C.M. Saint-Ouen

Travail exécuté par une équipe d'ouvriers syndiqués

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « France Football » et « Presse-Sports » Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

LES ENVOYÉS SPÉCIAUX DE FF EN ARGENTINE FONT LE BILAN

LE MUNDIAL PAR

Le Mundial 78 a fait couler beaucoup d'encre, de préférence noire, avant, pendant et après. Si tout le monde se rejoint pour reconnaître qu'il ne s'agit pas d'un grand millésime, les opinions divergent quant à la valeur réelle de l'épreuve. En général, le phénomène de rejet est moins catégorique chez ceux qui l'ont vécue que chez ceux qui y ont assisté par le truchement de la TV. Mais la limite est floue et certains témoins ont peu apprécié alors que quelques téléspectateurs ont quand même pris du plaisir. Jean-Jacques Vierne a réuni les envoyés spéciaux de *France Football* Jean Cornu, Gérard Ernault, Jacques Etienne, Jacques Ferran, Jean-Philippe Rethacker et Victor Sinet, pour leur poser les questions que tous les téléspectateurs se posent encore et pour leur faire tirer les leçons du Mundial : que valait l'édition 1978, quels en ont été les enseignements techniques et tactiques, quelles lignes de force elle a dégagées pour l'avenir?

J.-J. VIERNE. — Le premier point qui me paraît important, c'est le décalage qui semble exister entre les témoins du Mundial et ceux qui l'ont vécu devant leur TV. La majorité des téléspectateurs conserve l'impression d'une Coupe du monde médiocre, la plus mauvaise sans doute depuis l'explosion de la TV vers 1966 ?

Jacques FERRAN. — Non, ce n'est pas exact. Le Mundial 1978 a eu de bons et de mauvais côtés. Il y a eu beaucoup d'éléments intéressants, des équipes inattendues se sont mises en évidence. On n'a pas trouvé des concurrents exagérément faibles, comme le Zaïre ou Haïti il y a quatre ans. Le niveau s'est donc relevé par le bas. Evidemment, il n'y a pas eu de très grandes équipes ni de très grandes vedettes et cette absence a pu déboucher sur une certaine déception. Mais le niveau général n'a pas été mauvais.

Victor Sinet. — Je crois que les téléspectateurs ont eu la vision et le jugement déformés par les propos tenus, à longueur d'antenne, par certains observateurs, et notamment d'anciens internationaux. Le prisme déformant de leurs propos désabusés a pu influer sur l'opinion générale. Il s'agit d'un état d'esprit au départ, et de savoir ce quon vient chercher à une Coupe du monde.

Jacques ETIENNE. — Il s'est trouvé que j'étais dans un groupe qui n'offrait qu'un intérêt limité à Rosario. Le nombre restreint des journalistes et surtout des spectateurs (17.000 seulement pour Tunisie-Mexique) en témoigne. Ce groupe a été sauvé par la bonne performance de la Tunisie, à qui n'a manqué qu'un peu d'expérience internationale. Le second tour, sans doute, a été un peu meilleur. Cependant, retournant pour la seconde fois en Amérique, je peux dire que cette Coupe du monde a été nettement inférieure à celle du Mexique en 1970.

J. F. — Je crois qu'il s'agit uniquement de la formule qui est mauvaise. Nous pourrons y revenir plus tard.

V. S. — Il y eut, en effet, trop de calculs abjects dont le premier match Allemagne-Pologne fut le symbole lamentable.

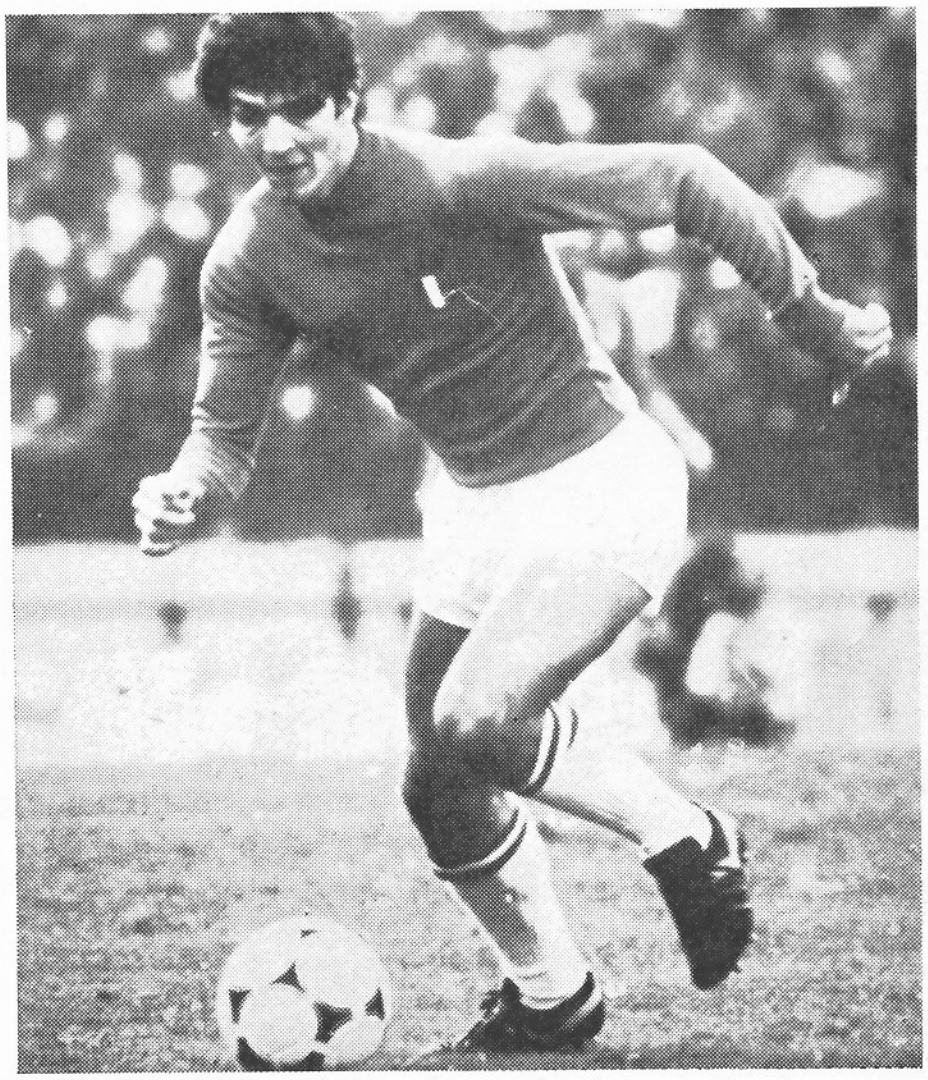
Jean-Philippe RETHACKER. — Il y a deux façons de voir les choses. Celle du technicien qui se réjouit qu'il n'y ait plus de joueurs ni d'équipes faibles, et que la Tunisie, par exemple, arrive au niveau des meilleurs. Et celle du spectateur qui, effectivement, a pu se sentir frustré, car ce Mundial a manqué de grandes équipes et de grandes vedettes. J'essaie de concilier les deux points de vue, mais je dois reconnaître que je ne me suis pas tellement amusé, sauf à la fin. L'Allemagne et le Brésil n'ont rien montré, l'Argentine n'avait pas un jeu tellement spectaculaire, et la Hollande était moins bonne qu'en 1974.

J.-J. V. — Ne croyez-vous pas que la qualité médiocre de la retransmission télévisée a pu avoir une influence sur le jugement défavorable ?

J.-Ph. R. — Certainement. J'ai eu l'occasion de voir certains matches à la T.V., cela m'a paru très mal filmé. Les plans trop éloignés tuaient le rythme souvent très enlevé des matches et n'en montraient pas l'intensité. Le Mundial filmé par les Anglais aurait été ressenti différemment. C'est une nouvelle occasion de souligner les dangers de cet éternel décalage entre la T.V. et la vision directe, dont le Mundial n'est qu'un exemple supplémentaire. La finale Argentine-Hollande, qui fut sur place un match extrêmement prenant et exaltant, n'a pas passé l'écran. Les Anglais, pour en revenir à eux, font toujours de leur finale de la « CUP » — rarement extraordinaire sur le plan du football pur — un spectacle télévisé fantastique.

J.-J. V. — Il n'y avait pas de super-joueur en Argentine, à l'exception peut-être de Kempes qui a éclaté au second tour. Pourtant, le nombre de très bons joueurs a paru plus élevé que jamais ?

J. F. — Je ne dirais pas qu'il n'y avait pas de grands joueurs en Argentine. Simplement, ils ne se sont pas manifestés. Rensenbrink n'a pas réussi sa Coupe du monde. Pourtant nous l'avions tous



Paolo Rossi : cinq milliards de lires au soleil d'Argentine.

- Des bons et des mauvais côtés
- Des matches mal filmés
- Pas de superjoueur
- Zico le symbole
- Rossi et Cabrini parmi les grands
- Les oubliés de Minas Gerais
- Le milieu trop encombré
- La mort des ailiers
- Les Sud-Américains et le physique
- Violence et irrégularité
- Une formule qui étouffe le jeu
- Les pressions de l'argent

TRAHI LA TV ?

confirmé comme un grand crack après la finale de la Coupe des Coupes. Platini lui aussi est passé à côté. Peut-on pour autant lui retirer le label de grand joueur ? Si la France, comme cela pouvait après tout se produire, avait battu l'Italie à Mar del Plata, peut-être Platini aurait-il explosé lors du second tour et serait-il sur le même plan que Kempes aujourd'hui.

V. S. — D'ailleurs je ne suis pas tout à fait aussi enthousiaste que vous sur Kempes ; il n'a éclaté que dans trois matches sur sept. Un Paolo Rossi, par exemple, aura été plus régulier.

J.-Ph. R. — Je ne suis pas sûr, moi non plus, que l'Argentine soit au niveau de Cruyff ou Beckenbauer. Il a une grosse somme de qualités, mais aucune n'est poussée au plus haut niveau.

J. F. — Dans une épreuve comme le Mundial, où l'on calcule beaucoup, sans doute le grand joueur a-t-il de plus en plus de difficultés à se mettre en valeur.

J. E. — Pourtant, dans ces matches que nous avons reconnus comme moyens, un super-joueur aurait dû encore plus facilement éclater. Un Beckenbauer les aurait éclaboussés de sa classe.

J.-Ph. R. — Dans ce football plus collectif et anonyme qu'auparavant, surtout chez les Sud-Américains, il est difficile de reconnaître quel est l'œuf et quelle est la poule, autrement dit si le jeu est plus collectif parce qu'il n'y a pas de « super », ou s'il n'y a pas de « super » parce que le jeu est plus collectif. Le cas d'un Zico est troublant. Sur ce que j'avais vu il y a un an à Cali, j'avais dit que c'était un grand joueur, ce qui est communément admis au Brésil depuis plusieurs années. On ne l'a jamais vu au Mundial. Il faut donc se demander si le jeu du Brésil lui convenait.

J.-F. — Le football est de plus en plus rapide, de plus en plus dur, il devient de plus en plus difficile d'y apparaître.

J.-J. V. — Beaucoup de révélations ou de confirmations individuelles ont marqué cette Coupe du monde. Parmi elles, en voyez-vous qui pourraient fournir les Beckenbauer et les Cruyff de demain ?

J.-Ph. R. — Je ne crois pas que de tels joueurs puissent naître ailleurs que dans les équipes fortes. Ceux qui m'ont frappé le plus ont été les Italiens Rossi et Cabrini.

J.-J. V. — Parlons des équipes. Les principaux favoris étaient quatre. L'Argentine et la Hollande ont joué la finale et donc tenu leur rang. Le Brésil, malgré sa troisième place, et l'Allemagne sont un peu restés en route. Leur destin est un peu parallèle : la tactique employée a été mise en cause, mais les responsables ont répliqué qu'ils manquaient d'hommes pour jouer autrement.

Jean CORNU. — Pour l'Allemagne, c'est un problème d'hommes. Il n'y a plus de très bons joueurs dans ce pays. Dailleurs, avant le Mundial, les Allemands avaient été battus deux fois, chez eux, par le Brésil, puis en Suède. On savait depuis un an que l'Allemagne n'avait pas une équipe capable de conserver son titre.

Gérard ERNAULT. — Elle avait quand même effectué une brillante tournée en Amsud l'été dernier, battant notamment l'Argentine à Buenos Aires, et sur le papier, son équipe paraissait capable de gagner davantage qu'un seul match dans ce Mundial, surtout dans le groupe où elle figurait au premier tour. Il semble qu'il y ait eu de très gros problèmes d'ambiance au sein de l'équipe allemande, et des clans au sein des joueurs, notamment entre les Colognois et les autres.

J.-Ph. R. — Pour le Brésil, c'est difficile à dire. Le fait qu'un tel Brésil ait quand même terminé troisième du Mundial est significatif du niveau général. Il est certain que la sélection manquait de grands attaquants. A cet égard, ce qu'a pu montrer un garçon comme Gil, qui n'a pratiquement pas réussi une seule action positive au cours des sept matches qu'il a joués, reste assez stupéfiant. Plusieurs de nos confrères brésiliens assurent qu'il y a du côté de Minas Gerais et de Porto Alegre des attaquants de grande valeur qui n'ont pas été sélectionnés. Mais auraient-ils mieux fait que ceux qui étaient en Argentine ? On n'en saura jamais rien.

Je voudrais aussi revenir sur la Hollande et l'Argentine. Sans doute ont-elles été « au bout », mais les Hollandais étaient incontestablement moins forts qu'en 1974, et l'Argentine, même si je reconnais que sa victoire est méritée, reste un champion du monde moyen.

J.-J. V. — Tactiquement, la prudence défensive a paru encore renforcée par rapport à 1974. Les ailiers de débordement ont pratiquement disparu. Peut-on dire que le Mundial 1978 aura marqué le passage définitif du 4-3-3 au 4-4-2 ?

J.-Ph. R. — Il ne s'agit pas exactement de prudence défensive, ou du moins d'un renforcement de la défense. En fait, c'est surtout le milieu de terrain qui a été renforcé et les équipes jouant avec trois attaquants permanents ont été très rares. J'en vois trois, le Pérou, la France et l'Argentine.

V. S. — Et l'Italie !

J.-Ph. R. — C'est discutable. Causio a joué ailier une mi-temps contre la France, mais en dehors de cela, je l'ai plutôt vu au milieu.

V. S. —Pour ma part j'ai vu un Pérou à deux attaquants seulement contre l'Argentine, et avec un de moins encore contre la Hollande.

G. E. — Je crois que le Pérou, l'Italie, voire la Tunisie, ont parfois joué avec trois attaquants, mais ont changé leur fusil d'épaule selon les matches.

J.-Ph. R. — Pour en revenir au 4-4-2, il est vrai qu'il a été la tactique la plus employée en Argentine, mais cela ne me semble pas marquer une évolution par rapport à 1974. Déjà en Allemagne, les ailiers de débordement n'étaient plus très nombreux.

G. E. — Je crois que le phénomène s'est quand même accentué depuis quatre ans. Désormais, on les compte presque sur les doigts d'une main : Oblitas, Munante, Six, Ortiz, Bertoni, Houseman.

J.-J. V. — Au plan de la condition physique, trois équipes ont donné l'impression d'une nette supériorité : l'Argentine, le Brésil et la Hollande. Certaines autres comme le Pérou ont littéralement explosé en cours de route dans ce domaine précis. Par rapport à 1974, y a-t-il une évolution nette ?

J.-Ph. R. — Non, pas d'évolution générale sensible

(Suite page 10.)

Pas de violence délibérée, mais des irrégularités incessantes et systématiques (ici Haan sur Houseman).

LE MUNDIAL TRAHI PAR LA TV ?

dans ce domaine. C'est vrai que l'Argentine et le Brésil étaient remarquablement préparés. C'est une habitude déjà ancienne pour les Brésiliens, les Argentins les ont rejoints cette année. Il est évident que toutes les équipes européennes, fatiguées par une longue saison et des Championnats difficiles, étaient très défavorisées sur ce plan. Mais je ne crois pas, par exemple, que les Français de novembre, ceux de France-Bulgarie, auraient été pris de vitesse par les Sud-Américains du Mundial.

J. F. — Il faut bien se rendre compte que la Coupe du monde est encore plus importante pour les Sud-Américains que pour les Européens. Ceux-ci sont occupés aussi par leurs Coupes d'Europe et leurs Championnats respectifs. Pour les Sud-Américains, le Mundial est la seule occasion de se mesurer au Vieux Continent ; ils y placent donc toute leur susceptibilité et sont prêts à faire beaucoup plus de sacrifices pour le préparer.

J.-J. V. — Justement, comme le Mundial a toujours lieu après la saison européenne, les pays du Vieux Continent ne risquent-ils pas de prendre un retard définitif qui pourrait les obliger, dans un temps plus ou moins proche, à modifier eux-mêmes l'ordonnancement des saisons qui se termineront par une Coupe du monde ?

J.-Ph. R. — Je pense que les Sud-Américains ayant rejoint — et pas dépassé — les Européens sur le plan physique, on va revenir à la technique. Ce n'est pas le physique qui fera la différence.

G. E. — Pourquoi pas ?

J.-Ph. R. — En 1974, déjà, c'était pareil. Ce que les Sud-Américains gagnent en physique, ils le perdent en spontanéité, en invention. Ils ne sont pas taillés pour ce football anti-économique. Ce jeu est trop intense pour eux et je ne crois pas qu'ils iront plus loin dans cette voie.

J. E. — Et puis les Argentins ont été motivés pour cette préparation extraordinaire parce que le Mundial avait lieu chez eux. Le seront-ils autant hors de leurs frontières ? Rien n'est moins sûr.

J.-J . V. — Passons aux problèmes peut-être les plus importants quant à l'avenir du jeu, ceux qui concernent la violence et l'arbitrage. Les matches n'ont pas paru dans l'ensemble très violents, mais presque tous ont été joués sous le signe de l'irrégularité. On avait parlé des sévères consignes de la F.I.F.A. aux arbitres, et à l'arrivée les attaquants ont reçu davantage de cartons jaunes que les défenseurs. Enfin les arbitres ont paru très impressionnés par l'ambiance, pourtant sportive. Est-ce votre avis ?

J. F. — Cette Coupe du monde n'a pas été aussi violente que je le craignais. Je m'attendais à des chocs absolument impitoyables, ce qui ne fut le cas que de quelques matches, dont la finale bien sûr. Il n'y eut que trois expulsions seulement : l'une parfaitement ridicule (Nunninga), les deux autres également très contestables. Au sujet de ces deux dernières, celles des Hongrois Toroczik et Nyilasi, quelqu'un — je crois qu'il s'agissait d'Artemio Franchi, le président italien de l'U.E.F.A. — m'a déclaré qu'à son avis, cette double expulsion, en donnant l'exemple d'entrée, avait empêché le Mundial de céder à la tentation de la violence. Quoi qu'il en soit, je le répète, je m'attendais, et de beaucoup, à pire.

J.-Ph. R. — Il s'agit là d'un important problème de fond. Tout le monde prend, à la longue, l'habitude de ce jeu qui en effet n'est pas violent mais irrégulier. Les défenseurs se jettent systématiquement dans les jambes des attaquants, même s'ils savent qu'ils ont un temp de retard en ce qui concerne le ballon, et s'ils ratent celui-ci, ils déséquilibrent presque à tout coup leur adversaire. L'arbitre ne siffle plus, les témoins ne s'offusquent plus et jusqu'aux victimes elles-mêmes qui semblent accepter leur sort sans trop protester. D'autant que lorsqu'elles s'y risquent, le carton jaune est souvent pour elles. C'est grave, car il s'ensuit une escalade inévitable, les défenseurs allant toujours plus loin. Les arbitres sont coupables et je pense qu'ils devraient revoir systématiquement les matches au magnétoscope car ils se laissent trop souvent déborder.

V. S. — J'ai quand même vu des gestes honteux, comme celui de Bertoni sur Neeskens en finale après quelques minutes de jeu : un coup de coude dans les côtes, donné par l'Argentin à l'endroit précis où le Hollandais avait été touché précédemment. On remarquera aussi que le Mundial a fini comme il avait commencé, par deux arbitrages extrêmement contestables : celui de M. Garrido, lors d'Argentine-Hongrie, qui regarda froidement Toroczik se faire descendre pendant quatre-vingts minutes par les défenseurs argentins pour l'expulser à son premier geste de rébellion ; et celui de M. Gonella pour la finale, qui ferma les yeux sur plus de la moitié des fautes graves commises par les Argentins et jamais sur celles commises par les Hollandais. Entre ces deux pôles, ceci étant précisé, il y eut en effet peu d'incidents.

Mario Kempes, « el numero uno ».

J. F. — Je n'ai pas trouvé les arbitres mauvais. Mais certains problèmes restent entiers, comme celui des simulateurs de blessures, contre lesquels les directeurs de jeu sont assez désarmés ; souvent les arbitres sanctionnent la seconde faute, comme dans la « simulation de penalty » de Platini. Il faut aussi reconnaître que dans l'évolution actuelle du jeu, la tâche de l'arbitre est de plus en plus difficile.

G. E. — Si un joueur reste à terre, pourquoi ne pas l'obliger à sortir dix minutes ?

J.-Ph. R. — Il y a quelques années, en effet, les Espagnols avaient mis au point un système assez efficace. Dès qu'un joueur restait au sol, l'arbitre appelait les brancardiers et le pseudo-blessé devait quitter la pelouse sur la civière. Il y avait incontestablement dissuasion !

J.-J. V. — Compte tenu de l'avantage énorme désormais conféré au pays organisateur, et d'autres inconvénients plus faciles à éviter qui se sont manifestés en Argentine, la formule actuelle de la Coupe du monde vous paraît-elle bonne ?

J. F. — Je crois qu'en ce qui concerne la formule, il y a deux points importants : le tirage au sort et les quarts de finale par élimination directe.

Le tirage au sort doit être effectué à partir de critères exclusivement sportifs et non pas économiques, comme ce fut le cas en janvier à Buenos Aires. Cinq équipes savaient avant le tirage à quel groupe elles appartiendraient : c'est anormal.

Quant aux quarts de finale et aux demi-finales directes, c'est presque toujours d'elles que sont venus, dans le passé, les grands matches dont on garde le souvenir, les Italie-Allemagne, Angleterre-Allemagne, dont les prolongations furent des morceaux d'anthologie. Et puis on éviterait tous les problèmes posés par le décalage d'heure des matches du pays organisateur, qui est lui aussi difficile à éviter si on veut avoir du monde dans les stades. S'il s'agit de toute façon de battre son adversaire, peu importe qu'on joue à 15 h ou à 20 h.

J.-Ph. R. — Entièrement d'accord. La formule actuelle bloque, étouffe beaucoup trop la compétition et le jeu.

J. C. — C'est le règne du calcul.

J. F. — Nous sommes tous d'accord là-dessus. Mais une fois cet accord constaté, il faut tout de suite préciser qu'il n'y a aucune chance pour que la formule soit changée. Joao Havelange a expliqué dans « L'Equipe » que selon lui, les quatre derniers matches avant les finales, c'est-à-dire l'ultime journée du second tour, ont été les plus intéressants. Il est malheureusement évident que les pressions de l'argent sont de plus en plus considérables.

LE BILAN DES INDIVIDUALITÉS

KEMPES MAIS AUSSI...

CABRINI, ROSSI, BETTEGA, HELSTROEM, FILLOL, GENTILE

Petit jeu qui fait toujours causer dans les chaumières : nous avons demandé à nos envoyés spéciaux de faire le bilan des individualités poste par poste. Et nous avons formé, d'après leurs votes, l'équipe idéale du Mundial 78. A noter que trois joueurs ont été élus à l'unanimité : Cabrini, Kempes et Bettega, mais que Hellstroem et Fillol d'une part, Sara et Olguin de l'autre, n'ont pu être départagés.

L'EQUIPE « F.F. » DU MUNDIAL

	HELLSTROEM (Suède)	
	KROL (Hollande)	
SARA (Autriche)	**GENTILE** (Italie)	**CABRINI** (Italie)
ARDILES (Argentine)	**KEMPES** (Argentine)	**HAAN** (Hollande)
BERTONI (Argentine)	**P. ROSSI** (Italie)	**BETTEGA** (Italie)

● GARDIENS

J. F. — Hellstroem est un gardien fantastique, qui donne une impression d'invulnérabilité. Fillol a très bien fini et j'ai aussi apprécié le petit Tunisien Naïli.

J.-C. — Je choisis Fillol car je n'ai pas vu jouer Hellstroem et je ne peux donc pas le juger.

J.-Ph. F. — Hellstroem a joué trois matches fantastiques au premier tour. Mais peut-être n'aurait-il pas pu se maintenir à ce niveau pendant sept matches. Fillol, moins bon au début, a fourni trois matches extraordinaires à la fin (Pologne, Brésil, Hollande). Je choisirai donc l'Argentin parce qu'il a eu davantage d'occasions de se mettre en valeur. Il faut souligner aussi la chute des vedettes en place, Maier, Zoff et même Leao, tous rentrés dans le rang.

V. S. — Indiscutablement, Hellstroem. A lui seul, il a failli faire match nul avec l'Autriche et l'Espagne.

G. E. — Je prends Hellstroem devant Fillol.

J. E. — Fillol est celui qui m'a le plus impressionné, ntamment contre la Pologne où il arrêta le penalty de Deyna.

J.-J. V. — **Trois voix donc pour Hellstroem comme pour Fillol. Nous donnerons un léger avantage au Suédois puisque Jean-Philippe Rethacker les a classés sur la même ligne, tranchant seulement pour Fillol parce qu'il avait joué plus de matches.**

● ARRIERES LATERAUX

J.-F. R. — La grande révélation et le numéro un à ce poste est sûrement Cabrini, qui est déjà un grand arrière. A droite, je préférerai, pour la fin de Tournoi, l'Argentin Olguin à Sara, l'Autrichien. N'oublions pas Toninho et... Battiston, remarquable dans le seul mach qu'il ait joué. Et également Tarantini, bien que parfois trop dur.

J. F. — Cabrini a en effet survolé les arrières gauche. Il n'est pas seulement remarquable par ses qualités défensives et sa relance, mais il se mêle et participe comme un véritable attaquant. A droite, le choix est moins facile. Sara est un bon spécialiste. Je voudrais dire un mot aussi des deux Tunisiens, Dhouib et Kaabi, qui ont réussi chacun un but.

V. S. — Sara l'Autrichien à droite devant Olguin. A gauche, Cabrini est indiscutable, et son dauphin pourrait être le Hollandais Poortvliet, qui n'est pas un arrière spécifique mais a toujours fait de bons matches.

G. E. — Cabrini a gauche bien sûr, et l'Argentin Olguin, pour ses dernières sorties, à droite.

J. E. — Olguin et Cabrini également, mais je signale que les deux Polonais Maculewicz et Szymanowski ont été parmi les plus satisfaisants de leur équipe.

J. C. — Cabrini à gauche et Sara à droite, toujours très disponible dans le jeu.

J.-J. V. — **Sara et Olguin avec trois voix. Cabrini plébiscité à gauche.**

● ARRIERES CENTRAUX

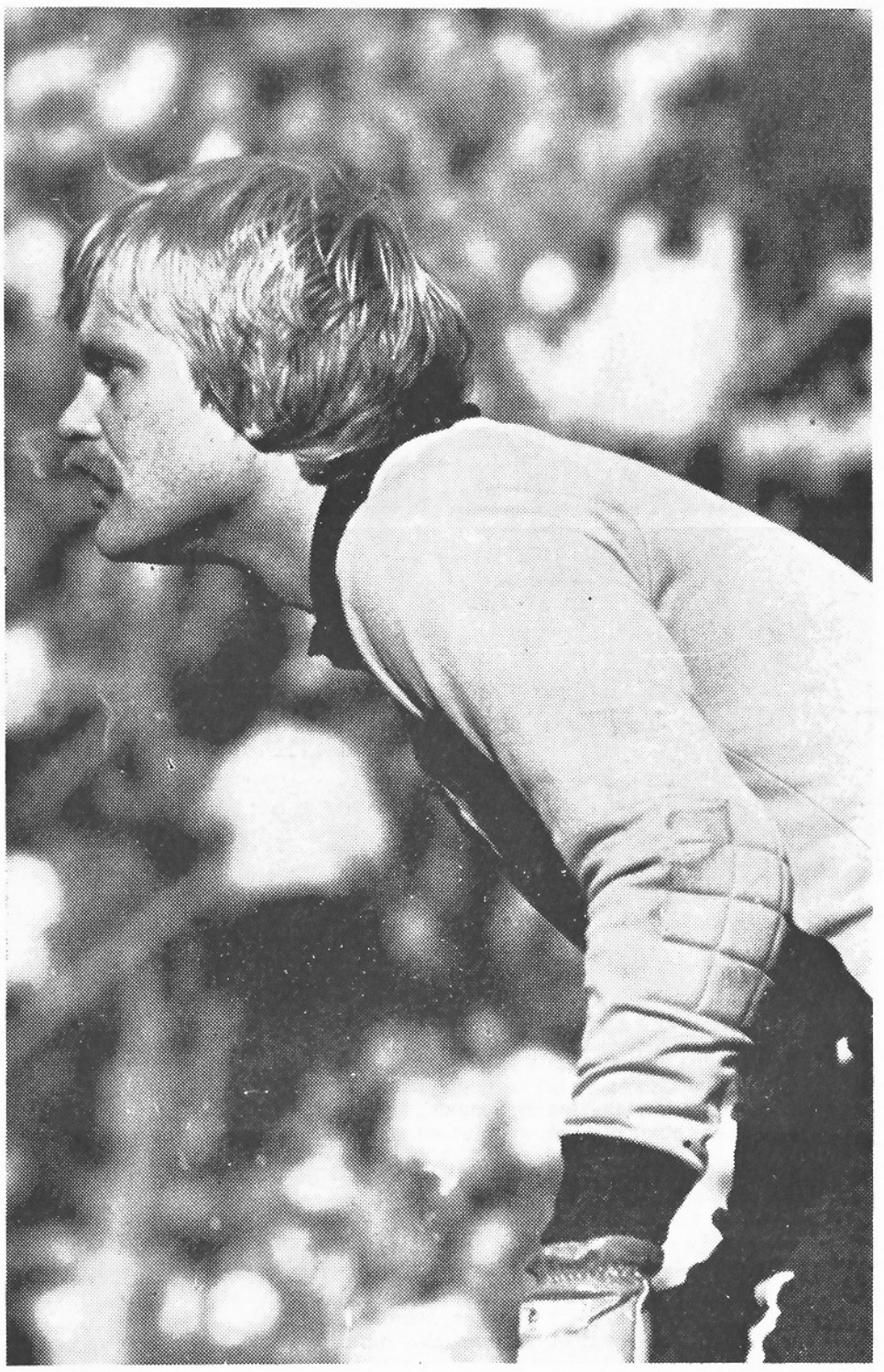
J. F. — Si le Hollandais Rijbergen n'avait pas été blessé, il serait candidat au poste de stoppeur. En son absence, l'Italien Gentile, très fort marqueur, me paraît le meilleur. Comme libero, je prends Amaral, qui ne me paraît pas avoir commis une erreur de tout le Mundial.

J. C. — Le jeune Hollandais Brandts m'a fait grosse impression, car il ne s'en tient pas à son rôle défensif. Cependant, dans ce domaine, je lui opposerai avec une petite préférence, le puissant Allemand Russmann, incontestable numéro un de son équipe. Je prends Krol comme libero, souverain de bout en bout.

J.-Ph. R. — J'ai beaucoup apprécié l'Argentin Galvan qui n'a cessé de s'améliorer tout au long du Mundial et fut remarquable en finale. Mais je le classerai peut-être après l'Allemand Russman. Gentile a aussi été excellent. En libero, Passarella m'a plu parce que l'Argentin est un joueur vraiment moderne et complet, qui ne cesse de sortir de son trou pour venir aider ses attaquants.

Mais Krol, très expérimenté, très sûr et brillant relanceur peut difficilement être écarté. Amaral est aussi très fort, mais beaucoup trop prudent.

V. S. — Gentile a été le meilleur défenseur du Mundial : même Kempes n'a pas bougé une oreille contre lui. Russmann a été excellent et il ne faut pas oublier l'Autrichien Pezzey, qui a commis des erreurs



Ronnie Hellstroem : trop tôt disparu.

mais qui est pourri de classe. Comme libero, le capitaine hollandais Krol me semble plus sûr que Passarella.

G. E. — Gentile, impassable, comme stoppeur, et Krol, le plus rayonnant, comme libero. Regrettons en passant que Marius Trésor n'ait pu jouer davantage en pleine possession de ses moyens.

J. E. — Je prends le Hollandais Brandts, très complet, devant Galvan, en stoppeur, et Passarella, le plus moderne des liberos en présence.

J.-J. V. — **Gentile sera notre stoppeur avec trois voix contre une à Brandts, Aussmann et Galvan, et Krol notre libero, avec trois voix également contre deux à Passarella et une à Amaral.**

● MILIEU

J. F. — Ce qui frappe ici, c'est le nombre des candidats. Je prendrai Ardiles, Haan et Kempes, mais je regrette de ne pouvoir placer Batista et Prohaska, légèrement en-dessous, et aussi Michel, Zombori, Gemmil, qui n'ont pas eu la chance de jouer le second tour. Et aussi Cubillas, qui avait formidablement commencé avant de sombrer.

J.-Ph. R. — Il y a beaucoup de monde ! Je prends Kempes, Tardelli et Dirceu, mais j'ai aussi apprécié Gallego, Haan, Zombori et bien d'autres.

J. C. — Kempes-Haan-Ardiles. J'ajouterai aux noms déjà cités celui de l'Iranien Parvine.

G. E. — Même réponse, gempes-Haan-Ardiles.

V. S. — Je me demande s'il ne faudrait pas choisir quatre demis, puisque c'est le canevas le plus souvent utilisé. Les premiers noms qui viennent sous la langue sont Kempes, Ardiles, Neeskens, Haan, Benetti, Dirceu. J'aurai choisi Neeskens s'il n'avait pas été blessé, ce qui lui fit manquer plusieurs matches. Je prendrai donc son compatriote Haan entre le déménageur Benetti et l'inévitable Kempes.

J. E. — Je citerai à peu près les mêmes noms en ajoutant toutefois le Tunisien Tarak, qui est vraiment un joueur de classe mondiale. Et je l'inclurai dans l'équipe idéale avec Kempes et Ardiles.

J.-J. V. — **Unanimité pour Kempes, Haan (5 voix) et Ardiles (4 voix) émergent nettement derrière lui, les autres voix vont à Tarak, Dirceu et Benetti (une chacun).**

● AVANTS-CENTRES

J. F. — Il y a eu beaucoup de très bons avant-centres, c'est l'une des caractéristiques de ce Mundial : P. Rossi, Krankl, Toroczik, Luque sans oublier notre Lacombe.

V. S. — Paolo Rossi est le numéro un, devant Krankl et Luque avec une place à part pour le Bastiais Johnny Rep, mi-avant-centre mi-ailier dans l'équipe hollandaise.

G. E. — Krankl est vraiment un grand chasseur de buts. A lui le numéro un.

J. C. — Krankl aussi, qui a paru vraiment très fort dans le match contre l'Allemagne.

J.-Ph. R. — Je ne suis pas entièrement convaincu par Krankl, et je lui préférerai la révélation numéro un du Mundial, Paolo Rossi. Derrière il y a aussi Luque et le curieux hollandais Nunninga.

J. E. — Même classement, Paolo Rossi devant Krankl.

J.-J. V. — **Paolo Rossi devance donc Krankl par quatre voix à deux.**

● AILIERS

J. F. — L'espèce est plus rare que celle des milieux de terrain. Pour moi le meilleur a été Bertoni, remarquable en fin de Mundial. Et à gauche Bettega.

V. S. — Je ne suis pas amoureux de Bertoni. J'ai préféré le Péruvien Munante bien qu'il se soit un peu éteint au fil des matches et aussi l'Espagnol Juanito, auteur d'un match de tout premier ordre contre l'Autriche. A gauche Bettega est indiscutable, même s'il n'a pas tenu jusqu'au bout.

G. E. — Bertoni à droite, Bettega à gauche.

J. E. — Même choix, mais je voudrai citer l'excellent Tunisien Temine, qui « décrocha » malheureusement dans certaines rencontres.

J. C. — Bertoni et Bettega aussi, avec un accessit pour René Van de Kerkhof qui eut plusieurs actions de classe mais joua souvent un peu en retrait.

J.-Ph. R. — Je crois en effet que Bertoni et Bettega sont le choix olgique, encore que Ortiz, l'autre Argentin, ait été excellent lors du second tour. A noter encore deux gauchers malheureusement éliminés au premier tour, le Hongrois Nagy et le Français Six.

J.-J. V. — **Net avantage à Bettega à gauche (unanimité) et à Bertoni à droite (cinq voix contre une à Munante).**

UN PAYS UNE COUPE ET LES HOMMES

Les envoyés spéciaux de « France Football » ont passé un mois en Argentine. Ils y ont vécu mille aventures, rencontré des footballeurs, mais aussi des femmes, des hommes, des enfants, découvert un peuple, un pays. Chacun leur tour, ils vous racontent ici une anecdote, livrent un souvenir de ce séjour en Argentine.

Gérard ERNAULT :

L'aventure pour 32.000 pesos

De Buenos Aires à l'Hindu Club — et retour — chaque jour recommence un étrange rallye pour les envoyés spéciaux de l'Equipe et France-Football, quand l'équipe de France s'y trouve encore. Descendre tout Callao, avenue chic égayée d'arbres, prendre à bâbord Avenida del Libertador, large comme les Champs-Elysées, se glisser entre les espaces verts qui ceinturent River Plate, dépasser l'école nationale de la marine, blanche, immobile, close, virage sur la gauche et c'est l'autoroute jusqu'à Don Torcuato, village de poussière, où l'Hindu Club se dresse comme une caserne. Cinquante kilomètres d'un gymkhana dans la circulation trépidante de la ville, puis le curieux happening de l'autoroute entre les guimbardes, les camions, à l'aise partout, file de droite, de gauche, du milieu, le grand jeu qui un jour tuera le frère de Leopoldo Luque, Ricardo, mort, grillé dans son semi-remorque, que les pompiers éteignent encore quand nous filons sur Don Torcuato. Notre hantise : le retour de l'Hindu Club dans le creux de la journée vers le centre de presse où, de nos carnets de notes bourrés, nous extrayons en une heure et demie-deux heures maximum les articles à paraître dans l'Equipe *du lendemain. La hantise c'est le temps qui court, le téléphone, le « papier » à trousser, donc la panne sur la route qui remet tout ça en question.*

Justement, ce 2 juin, notre 504 injection, une fusée, se lève du mauvais pied. Christian Vella qui a tâté autrefois de la rubrique automobile du journal le sent à la première accélération. Ce 2 juin 1978 est un jour historique pour l'Argentine avec l'ouverture officielle du Mundial à River Plate, la longue cérémonie que préside Videla, puis Allemagne-Pologne dans la foulée. Ferran, Rethacker et Sinet ont été désignés pour couvrir l'événement mais Vella et Ernault, votre serviteur, ont calculé leur affaire afin de les rejoindre à 15 heures tapantes à River Plate. « Et on les regardera bosser » *dit Vella que cela amuse.*

Pour le moment, sur la route de l'Hindu Club, on écoute surtout le bruit bizarre de la 504, qui tousse et qui s'arrête. Deux policiers argentins, à 200 mètres, n'ont pas l'air d'apprécier. Grands signes du bras. Pas besoin d'un dessin pour comprendre : « dégagez ! » *qu'ils disent les policiers. Vella redémarre. La 504, à l'agonie, vient mourir derrière le véhicule du duo. L'entrée en matière n'est pas forcément aimable. La présentation de nos cartes accréditives au Mundial, de beaux restangles jaunes en plastique, avec en prime nos photos en corrige la sévérité. C'est un garage qu'il nous faut, et vite,* « Il y en a un à 100 mètres, en sortant de l'autoroute, *nous dit le chef. Tâchez de nous suivre. » A 2 à l'heure la 504 suit. Nos anges gardiens convoquent le patron du lieu. Un cercle se forme. Un mécano a vu d'où venait le mal. Il y a de l'eau dans le carburateur. Donc dans le réservoir. Mais pas le temps pour nous de faire la vidange.* « Alors, *dit le mécano,* roulez doucement jusqu'à l'Hindu Club, pas plus de 80, et ça peut marcher. »

Les deux policiers nous remettent sur l'autoroute et nous font des signes amicaux. Ils tiennent à la main la photo couleur du F.C. Nantes avec Hugo Bargas que Bernard Longman un dirigeant nantais, chargé le matin à notre hôtel en compagnie d'Alain Garnier, un journaliste de Presse-Océan *traîne toujours sur lui. Les photos de Longman ou, quand le voyage est moins long, ses camemberts car il est Normand, ça marche à tout coup. Pas de problème jusqu'à l'Hindu Club où la 504 se plisse en douceur. Conférence d'Hidalgo, rencontres avec les joueurs sur le point de prendre l'avion pour Mar del Plata, et on repart pour Buenos Aires.*

J'ai repris le volant pendant que Vella à la « place du mort » commence à rédiger son papier. Doucement sur le champignon On double quand même nos deux flics du matin qui continuent leur patrouillle. En pleine voie centrale ils s'arrêtent sans prévenir pour débarrasser la place d'une caisse en carton. Derrière, ça freine. Quand on arrive à leur hauteur, le pouce levé, je leur fais signe que de notre côté on va peut-être lentement mais sûrement...

Deux kilomètres plus loin, avec peine, je gare la voiture sur le bas-côté. De nouveau elle ne veut plus rien savoir. « On est vraiment dans la m... » *dit Vella. J'ajoute :* « A Paris, ils auraient pu régler le problème des bagnoles. Ils nous prennent pour des c... et tiens, on va leur balancer une note « salée » dont ils vont se rappeler .. »

Deux nouveaux flics, à pied ceux-là, ont débouché d'on ne sait d'où. Ils viennent vers nous, service-service en moulinant de la manchette : « dégagez, dégagez ». *Il faut sortir de la voiture, leur répondre par le langage des bras :* « voiture terminado ». *Ils arrivent. Ballet des petits cartons jaunes. Ça va déjà mieux. Alors arrive un camion vert de gris, un beau camion militaire avec du monde dedans, des jeunes gens, casqués, enfouis dans des impers trop larges. Il y a même au-dessus de la cabine du pilote, en surplomb, un gaillard que nous repérons plus vite que tous les autres, vu qu'il tient un fusil et qu'il le pointe sur nous. De la cabine descend un gradé imberbe que les deux policiers saluent. Il a, à la main gauche, un revolver dont le chargeur est engagé. Tout cela est très émouvant. Garnier, en espagnol, mène les pourparlers, Vella poursuit son article tandis que, personnellement, j'entame, nettement déconcentré, un sujet sur Hidalgo avant France-Italie.*

« Ils vont aller chercher une dépanneuse », *dit Garnier.*

Le camion s'en va. Nous restons seuls à besogner.

Dix minutes et le camion revient. L'homme au fusil recommence son manège, le gradé le sien. A travers la vitre ouverte je pourrais toucher son arme de la main gauche. Mais, justement, j'ai la main gauche occupée à plaquer mon bloc-notes sur le volant alors que de la droite je répands une écriture tremblotante.

Le camion est reparti. On s'énerve. Peur de rater le match d'ouverture mais, surtout, la première édition de l'Equipe *avec la présentation de France-Italie dont nous avons la charge en quasi-totalité. Le camion nous laisse tomber mais nos deux « copains du matin », qui en ont fini avec leur caisse en carton sont de passage. Ils s'arrêtent, l'air désolé, sincères. Garnier leur explique :* « C'est très grave, on ne peut plus rester, il faut faire quelque chose. »

— Arrêter un taxi, *dit un des deux,* je ne vois que ça.

Drôlement bien vu, le gars.

Là-dessus le camion militaire est de retour, le fusil, le pistolet, le chargeur, le petit gradé que les deux policiers saluent et à qui ils racontent l'histoire du taxi. L'autre réfléchit un peu. Je viens de mettre le point final à mon « Hidalgo ».

« D'accord pour le taxi, mais il faut que l'un d'entre vous reste pour attendre la dépanneuse, concède le gradé. »

Longman, avec panache, se dévoue dans l'instant. Je lui donne les papiers de la voiture. Sur l'autoroute, le militaire au pistolet guette. Un taxi sur la file de gauche arrive à fond de train. Coup de sifflet. Le taxi pile, et tout le monde derrière lui. Le taxi traverse l'autoroute, nous embarque. Par la lucarne arrière on regarde diminuer la silhouette de Longman, protégé comme jamais. On pense à des choses et on en rit. Bêtement.

Nous avons Paris dans les temps. Nous sommes juste à l'heure à River Plate. Au loin Ferran, Rethacker et Sinet sont accrochés à leur téléphone. Le soir, Longman m'appelle : « Je t'attends dans le hall de l'hôtel. »

— Ta bagnole, je l'ai laissée dans une petite rue. Avec la dépanneuse on a fait dix garages. Ils étaient tous fermés. J'ai dit au gars d'arrêter dans une petite rue. Je suis allé frapper chez les gens qui habitaient en face. Je leur ai expliqué mon cas. Je leur ai dit de surveiller la bagnole et je leur ai filé 2.000 pesos de pourboire. Avec le dépannage tu me dois 32.000 pesos.

— Merci Bernard, *lui ai-je dit.*

Jacques FERRAN :

Le taxi et les Français

Pour avoir sillonné Buenos-Aires en taxi à toutes les heures du jour et de la nuit, pendant un mois, j'ai l'impression d'avoir une armée d'amis dans l'ombre. Deux fois sur trois, en effet, quand je m'étais installé dans une de ces voitures surmontées d'un énorme « chapeau » jaune (allumé si elle était libre), le chauffeur me demandait si j'étais français et journaliste, et ce que je pensais de son pays, de Buenos-Aires, du « Mundial », etc. Certains s'efforçaient de parler français, quelques-uns l'avaient appris à l'école. J'en ai même connu qui avaient passé quelques semaines à Paris et qui en parlaient d'un air émerveillé.

Tous voulaient savoir : pourquoi, en France, dit-on du mal de l'Argentine. J'expliquais qu'on ne voulait aucun mal à l'Argentine, ni aux Argentins, au contraire, mais qu'on les savait soumis à une oppression militaire, et qu'on pensait les aider en protestant contre cette oppression.

Alors, doucement, tous essayaient de m'expliquer. Ici, en Amérique du Sud, on n'a pas la même conception que vous de la démocratie, de la liberté. La France a une histoire si longue, une culture si approfondie, qu'elle peut, qu'elle doit se battre pour ces idéaux. Mais nous, Argentins, nous sortons d'une crise si dure, si horrible. Il y a quelques années, la rue était dangereuse. Nous avions tous des parents, des amis enlevés ou tués. Il fallait remettre de l'ordre. C'est vrai, il y a eu des injustices, des excès. Mais ça s'arrangera, peu à peu.

Certains osaient nous dire qu'ils n'approuvaient pas les méthodes de la junte, mais qu'ils les supportaient, en attendant. Qu'il fallait faire confiance aux Argentins au lieu de les braquer. Et que, de toute façon, boycotter le Mundial, qui appartenait à toute l'Argentine, eût été un crime impardonnable.

Ils avaient tous, pour parler de ces choses, un air attentif, sérieux, interrogatif. Est-ce que je comprenais ces nuances ? Est-ce que je l'expliquerais en Europe ?

J'ai fait part de ces conversations et de ces impressions à pas mal de Français vivant à Buenos-Aires. Ils sont plusieurs dizaines de milliers, installés depuis de nombreuses années et qui adorent ce pays. J'ai rencontré notamment ceux qui s'occupent de l'alliance française, la plus importante du monde sans doute, avec ses 13.000 élèves argentins qui apprennent le français, son théâtre (on y jouait du Pagnol et de l'Obaldia), sa bibliothèque de 65.000 volumes français, ses salles de musique, etc.

Ces Français d'Argentine m'ont tenu le même langage que « mes » chauffeurs de taxi : ne jugez pas trop vite les Argentins, ils font des efforts énormes pour affirmer leur identité, ils sortent de longues années de lutte, c'est un des peuples les plus attachants du monde.

C'était, partout, la même vérité, la même approche. D'un pays complexe, à la fois très près et très loin de l'Europe, et qui en est frustré. Susceptible, fier, mais naïf, sincère, ouvert, prêt à servir et à aimer, si on l'aime. Un pueple qui mérite d'être jugé sans œillère et sans parti-pris. Un peuple fraternel.

J.-Ph. RETHACKER :

L'Inca particulier

Le Mundial, c'est aussi pour les journalistes du monde entier l'occasion de se retrouver en famille pendant un mois. Bien sûr on se connait, déjà avant pour s'être vu ici et là dans une saison, entre deux couloirs de vestiaire et deux gradins de stades.

Mais au Mundial, c'est tout autre chose : on vit et on travaille tous les jours ensemble, on finit par composer une véritable famille entre le centre de presse, le restaurant, l'hôtel, le stade. On discute souvent, on échange des informations ,on s'aide mutuellement, selon ses connaissances et ses origines. On croit connaître ainsi tous ses confrères. Et puis un jour de finale, c'est la surprise, la nouveauté, le voisinage insolite...

River, dimanche 25, le dernier jour, Argentine-Hollande : près de moi s'installe une demi-heure avant le coup d'envoi un petit bonhomme jeune et noir de poil, aux yeux bridés et au visage d'Inca. Dans sa main, un transistor miniature qu'il va coller à son oreille d'un bout à l'autre de la journée. C'est une manie des Sud-Américains qu'ils soient journalistes ou spectateurs, que de vouloir ainsi toujours entendre ce qu'ils voient, si l'on peut s'exprimer ainsi...

Je commence à noter sur mon cahier la composition des équipes. Pour les Argentins j'hésite à inscrire le nom d'Ardilès dont on ignore encore s'il est guéri de sa blessure à la cheville. Mon voisin qui a lu par dessus mon épaule, me donne sa première information : « Ardiles » *me dit-il en espagnol...*

Cinq minutes après, il revient avec les fiches officielles annonçant la composition des équipes. Il avait raison... Le coup d'envoi est retardé par une vive discussion entre l'arbitre et les joueurs. De la tribune on ne voit pas ce qui peut provoquer cette histoire et ce retard. Mon voisin, lui, le sait très vite grâce à son transistor. « Une affaire de bandage que porte au poignet le Hollandais René Van de Kerkhof. Les Argentins n'acceptent pas qu'il joue avec ce pansement dur. » *Décidément mon gaillard est incollable...*

Le match se déroule, mon voisin suit le jeu avec attention et connaissance.

Un Hollandais s'échauffe soudain près du banc de touche. Mon voisin, sans avoir à consulter sa radio, m'annonce aussitôt que Nanninga va rentrer, il l'a semble-t-il reconnu aisément, dès qu'il est apparu !

Quelques instants plus tard, ma « gazette » toujours à l'affût, me signale l'arrivée prochaine de Suurbier, autre Hollandais de remplacement qu'il a identifié immédiatement sans hésiter, dès qu'il est apparu sur le bord de la touche...

Ce type est extraordinaire ; il semble connaître les joueurs néerlandais sur le bout des doigts. Peut-être vient-il d'Amsterdam ou d'Eindhoven...

Quand je le saluerai plus tard, en le remerciant amicalement, il me donnera sa carte sur laquelle je lirai, non sans stupeur, qu'il s'appelle Abad Rivera et qu'il travaille pour un journal péruvien de Lima, nommé « Pregon Deportivo »...

Si la Coupe d'Europe nous ramène en Hollande la saison prochaine, je lui demanderai peut-être de m'accompagner !

Quand on vous disait qu'un Mundial, c'était aussi empli d'Incas particuliers...

Jean CORNU :

Un petit coin de paradis

Villa Carlo Paz, une cité touristique à 35 km à l'est de Cordoba. Sur la place centrale, un immense coucou suisse qui fait l'admiration de tous les enfants. Un panorama superbe : la sierra est proche et à ses pieds s'étend un lac artificiel aux dimensions énormes, sur lequel passe de temps en temps un voilier frissonnant. Tout près, une stelle toute simple qui rappelle que l'on est au centre géographique de l'Argentine. Au cœur du pays en somme. Et Cordoba lui-même se dit être le cœur de l'Argentine.

A Villa Carlo Paz, ce cœur a battu successivement pour le Pérou, pour l'Iran et pour l'Autriche ; mais c'est avec l'Iran que la jolie petite cité a fait le plus beau mariage d'amour.

L'hôtel Monaco — un bien joli nom pour un Français — qui abritait la délégation iranienne avait été transformé de fond en comble pour que les joueurs se sentent parfaitement chez eux. Dès l'entrée, une banderolle souhaitait la bienvenue au visiteur puis partout ensuite des calicots, en iranien pour rappeler aux joueurs le but de leur séjour en Argentine, ce que leur pays attendait d'eux et des messages de ce même pays.

Les salons, la salle à manger avaient été meublés à l'orientale : tables basses, sofas profonds et toute décoration adéquate. Souci de raffinement : les murs étaient décorés avec des photos de famille des joueurs, l'entraîneur Mohadjerani ayant eu la délicatesse de se rendre, avant le départ, chez chacun de ses joueurs et, avec l'accord de la famille, de faire contre-

Ali Parvine et l'Iran, « Prix orange ».

typer leurs photos préférées. C'est ainsi que l'on pouvait voir le petit capitaine Parvin avec sa fille sur les épaules et Rowsham en compagnie de son épouse. Chaque joueur avait ainsi, à quelque 20 000 km de son pays, l'impression d'être un peu dans ses meubles, ce qui facilita grandement, à n'en pas douter, les problèmes d'acclimatation.

La sollicitude des Iraniens ne se limita pas seulement aux joueurs — qui recevaient en outre de fréquentes visites de la colonie iranienne de Cordoba — mais se manifesta aussi vis-à-vis de la presse qui avait non seulement table ouverte mais interview ouverte aussi, si l'on peut dire, avec le président, l'entraîneur et les joueurs dans la mesure du possible, un interprète se tenant toujours prêt à traduire qusetions et réponses.

Aucune équipe ne fut aussi abordable, aussi franchement ouverte. Ce petit coin de terre iranienne à Villa Carlo Paz, était un véritable petit coin de paradis dans un « Mundial » de plus en plus dur et ferme.

L'Iran n'a renporté aucune médaille ; mais il a bien mérité le prix orange de cet « Argentina 78 ».

Victor SINET :

Pèlerinage au bout du monde

Un coin du bout du monde. On pourrait se croire quelque part aux Indes ou aux fins fonds de la Turquie, vaches sacrées ou minarets en moins, cela va de soi. Des misérables masures qui se serrent leurs toits en terrasses vétustes ou en simples plaques de zinc ondulé, se dégage une impression de désolation qui vous saisit aux tripes. Une vague odeur rance flotte entre les rares orangers qui jettent ici et là une note un peu moins sombre. Point de lumières, hormis celles qui éclairent la rue principale. Un court instant, je me revois enfant, à Albitreccia, faisant mes devoirs à la lueur pâlote d'une grossière lampe à pétrole dans l'ancestrale demeure familiale de « A Ripa in ghjo »... C'était assez ressemblant à ce que, 40 ans après, je découvre ici.

Depuis une demi-heure, tandis que continuent à crépiter dans l'air des martèlements des téléscripteurs reliant pour quelques moments encore cet univers d'une autre époque au monde de l'électronique, la rue s'est vidée. Quelques chiens faméliques sont apparus, qui furètent en quête des éventuelles miettes du festin qu'aurait pu laisser sous des tonnes de curieux petits papiers la déferlante marée humaine des heures précédentes... La vieille dame qui, sur le pas de sa porte, n'avait rien perdu de ramène frileusement son « poncho » sur le cou et agite sa louce spectacle ô combien insolite, piotte. Un grand froid descend sur le Rio Parana. La fête est terminée. Pour longtemps. Pour toujours.

Avant de m'en aller à mon tour, je me tourne de l'autre côté et promène une dernière fois mon regard sur l'endroit du décor, sur la « chaudière du diable ». Elle s'est vidée de sa substance. Ces gradins verts tombant à pic, d'où étaient montées tant de passions, où avaient bouillonné la plus extraordinaire ambiance que jamais match de football au monde ait engendrée, semblent à présent arides et comme désespérés dans leur nudité. Mais alors que de l'Amazonie à la Terre de feu, toute la nature argentine tressaille de fierté, vibre peut-être jusque dans les ébats de ses légendaires toucans ou de ses non moins typiques éléphants marins, un gros garçonnet de 14 ans est en train de rendre grâce au ciel, sous mes yeux et tout seul dans la nuit, en réalisant le vœu pénible qu'il s'était secrètement promis d'exaucer en cas de qualification de la « Seleccion » pour la finale du Mundial : mètre après mètre, baisant au passage les petits drapeaux bleus et blancs surmontant les quatre mini-poteaux de corner, il accomplit à genoux le tour de la pelouse sacrée !

Une chaudière, un enfer, une cuvette en feu, le stade de Rosario Central ? Non, me dis-je, plus simplement un somptueux temple de prières illuminant un îlot lugubre, un haut lieu de la foi footballistique où d'humbles fidèles ont vécu une semaine durant aux pieds de leurs Dieux.

Quand je suis repassé le lendemain sous la curieuse arche qui constitue l'essentiel de l'architecture du petit aéroport de Rosario, je me sentais presque l'âme d'un pèlerin revenant d'une croisade historique, un peu comme le non-musulman qui, par quelque miracle de la Providence, rentrerait de La Mecque après y avoir touché la Pierre Noire fameuse !

Robert VERGNE :

Le petit garçon de Mendoza

On connaît la classique question. Quels sont les livres que vous emporte si vous allez sur une île déserte. Il en est de même pour un journaliste auquel on demande le souvenir le plus pittoresque qu'il a retenu de son séjour.

Certes, on ne saurait détacher le football de son contexte et les souvenirs plus ou moins inattendus sont nombreux.

En ce domaine, par exemple, les policiers qui gardaient l'hôtel de Potrerillos où résidaient les Hollandais qui, lors de la première conférence de presse, ne comprenaient rien aux cartes qui nous avaient été délivrées. Cela commençait mal. Il faut le dire, et c'est à la suite de nos véhémentes protestations que les choses s'arrangèrent.

Plus pittoresque encore fut pour nous la visite de la plus grande cave du monde dont les kilomètres de galeries nous permirent d'effectuer le plus long footing de notre séjour. Une sorte de Bercy souterrain au cube.

Dans le domaine de l'insolite et qui, cette fois se rapproche davantage de la compétition elle-même, ce premier match des Hollandais contre l'Iran, ou plutôt, la présentation de leur équipe, onze gaillards, grands et forts et un douzième haut comme trois oranges : ce petit garçon de huit ans habillé de pied en cap par les Hollandais et qu'ils avaient adopté comme leur mascotte.

Les superstitieux penseront que c'est la raison pour laquelle ils perdirent en finale car la mascotte va à l'école et n'était pas disponible. Mais en définitive, le souvenir le plus insolite que l'on conservera de Mendoza, c'est quand même à Quiroga qu'on le doit, lors du match contre la Pologne. On savait le gardien péruvien assez fantaisiste, ce qui n'exclut nullement un réel talent. Mais de là à penser qu'il oserait franchir des bornes bien délimitées par la ligne médiane. Il y avait une marge.

Eh bien, Quiroga s'est permis cette fantaisie à trois reprises, se payant le luxe de ceinturer Lato, dont la position était plus avancée que la sienne sur le terrain, tel un rugbyman. Cela, on ne l'avait jamais vu en Coupe du monde, et sans doute ne le reverra-t-on jamais.

C'est pourquoi lorsque le temps aura réduit nombre d'images de ce onzième Mundial, celle de Quiroga passant du rôle de gardien de but à celui d'attaquant, demeurera dans notre esprit de manière indélébile.

La petite mascotte des finalistes.

Christian VELLA :

Les coups bas

Comme tous mes camarades, envoyés spéciaux de l'Equipe et de France Football, j'étais disposé à ne dire que du bien d'un pays que je ne connais toujours pas. La gentillesse du peuple argentin, naturelle sans doute, avait fini par nous faire oublier tout ce qui pouvait se tramer ailleurs. Là où l'accès est toujours interdit.

Je n'ai vu finalement de l'Argentine que son fard et son hystérie vagabonde. Sur le maquillage, rien à dire. Il peut plaire. Sauf sur le visage de M. Videla qui le porte toujours très mal.

Pour le reste, il y a de quoi s'interroger. Pourquoi donc un peuple, une nation tout entière, se jetterait avec autant d'aisance dans les rues si elle n'était pas ligotée par ailleurs ? C'est la réflexion que je me suis faite à Buenos Aires puis à Mendoza. On m'a répondu ici et là que la passion du football l'emportait sur tout le reste et que les Argentins se lançaient à l'assaut des rues pour mieux savourer le triomphe de leur équipe. Moi, je veux bien. Mais ce fut la même chose apres la défaite contre l'Italie, ce fut la même chose après le match nul contre le Brésil. L'argument ne tient pas. En fait, le peuple argentin se jetait dans la rue sous le moindre prétexte. Comme tous ceux qui ont été privés un jour de nourriture il se comportait ainsi qu'un affamé. C'est ce que je retiens en premier lieu de mon séjour argentin. Car, à l'évidence, il apparaissait que c'était un exutoire pour une nation à qui on a ôté le goût des grands rassemblements populaires. C'était sa façon à elle de manifester... de manifester sa joie peut-être, mais de manifester avant tout. Un peuple libre ne se serait pas comporté de la même façon...

Il y a des impressions qui ne trompent pas. Celles qu'a ramenées notre confrère, photographe de la revue Onze, M. Piquemal, sont du genre à laisser des traces quand bien même seraient-elles invisibles... Piquemal était à Rosario. Il se disposait à rejoindre l'hôtel où lui avait donné rendez-vous un des rédacteurs de son journal. Pas de chance pour Piquemal, l'hôtel en question était le même que celui des joueurs brésiliens. Police partout et entrée interdite. Piquemal parlemente, explique. Le ton monte. Un mot malheureux s'échappe de la pauvre bouche de Piquemal (au fait, c'est le mot de Cambronne), et celui-ci n'échappe pas aux pattes des policiers (...en civil) qui l'emmènent dans les caves de l'hôtel pour une explication musclée. Vous voyez le genre... Rien que des coups bas. Visage intact. Un travail de professionel, du boulot soigné garanti sans facture du gouvernement... Dommage, car à part ça l'Argentine c'est extra ! Mais pour moi c'est déjà beaucoup trop.

Jacques ETIENNE :

La paille et le grain

Nous rentrons d'Argentine, les yeux encore brûlants d'un long et éprouvant voyage en avion. Et que lisons-nous dans notre quotidien habituel ? Une bombe a causé d'importants dégâts au château de Versailles ; deux autres ont été désamorcées, l'une dans un grand magasin, l'autre dans un restaurant.

Parce que j'avais signé, avant le départ pour le Mundial — avec un certain nombre de journalistes — des pétitions demandant la libération des emprisonnés, l'une de mes préoccupations constantes, indépendamment d'une activité professionnelle très prenante, fut de chercher à mieux saisir par le regard et les contacts, la réalité argentine. Ce que j'ai pu ressentir et recueillir n'est que très fragmentaire, par la force des choses.

Il y a d'abord l'énorme décalage — il faut avoir l'honnêteté de le reconnaître — entre ce que nous croyions trouver et ce que nous avons vu. On nous avait annoncé un pays en état de siège et des soldats partout. Rien de cela à Rosario où j'ai vécu près de quatre semaines, et, aux dires de confrères, rien de comparable, sur ce plan avec — par exemple — les Jeux de Montréal.

Il y a eu, aussi, l'explosion d'enthousiasme de tout un peuple, due certes aux exploits de la bande à Menotti, inquiétante par son côté excessif, mais qui traduit néanmoins un sentiment profond où se mêlent la fierté et la joie. Le soir de la victoire de l'Argentine sur la Pologne, un Argentin s'est approché et m'a murmuré alors que la foule dansait et chantait sur la place qui borde le centre de presse : « Pensez-vous qu'il s'agit là d'un peuple opprimé ?... »

Mais la réalité argentine est également ailleurs.

J'ai rencontré, comme je le souhaitais, des opposants. Dans un lointain café car, dans le centre, ce n'était guère indiqué paraît-il. Pas des terroristes qui ne pensent qu'à poser des pains de plastic, mais des gens qui ne demandent rien d'autre que de pouvoir parler librement, d'éditer et d'écrire dans des journaux sans pour autant risquer la prison. Ceux-là ne désiraient pas tellement la victoire finale de leur équipe, car le régime va s'en trouver renforcé pour un temps : « Pour un temps seulement, m'ont-ils dit, car il ne peut s'agir que d'un sursis. Les vrais problèmes demeurent... »

Je suis revenu avec le cas de deux étudiants en médecine, arrêtés, reconnus innocents par le pouvoir judiciaire, mais maintenus prisonniers par le pouvoir d'Etat : une loi permet cette entorse à la justice. On m'a demandé d'alerter l'opinion française. Je le ferai dans la mesure de mes faibles moyens... mais sans nourrir trop d'illusions.

La réalité argentine, c'est encore les bas salaires et la misère. Les faits abondent. Je ne citerai que celui de cette mère de famille nombreuse qui achète des os, pour faire du bouillon, car la viande — ô paradoxe — est trop chère pour sa maigre bourse.

Un journaliste d'une agence étrangère a eu l'idée de demander à une personne, choisie au hasard, ce que serait l'Argentine après le Mundial. Elle a répondu, en exigeant évidemment de garder l'anonymat : « Les riches seront encore plus riches et les pauvres encore plus pauvres. »

Plus jamais, ce pays ne me sera indifférent...

JOHAN NEESKENS

le jusqu'auboutiste

(Victor SINET)

C'est sûrement le plus grand malchanceux de l'histoire de la Coupe du monde.

Malchanceux d'abord au plan purement sportif puisqu'il aura le privilège — unique pour un footballeur — de jouer, avec six de ses camarades, deux finales de la super-épreuve sans pouvoir en gagner aucune.

Malchanceux ensuite au point de vue physique, car souvent meurtri dans sa chair pour avoir trop payé de sa personne, il s'est vu contraint d'abdiquer malgré lui, de panser ses plaies quand il ne rêvait que de luttes et de conquêtes nouvelles.

Malchanceux enfin d'avoir moralement plus souffert que tous les autres, lui qui n'était sorti du WM 74 que pour concentrer spirituellement tout son être, tous ses efforts, sur le Mundial 78.

Johan Neeskens nous fait penser en vérité à ces pur-sang du monde hippique qui gagnent tout à l'état de poulains et qui se font toujours battre par quelque adversaire plus frais ou plus motivé dès qu'ils deviennent de vrais chevaux. Les gens du turf appellent cela le handicap des gains acquis trop vite. On dira plus simplement, dans le cas qui nous intéresse, que Johan II — cela pourrait être le nom d'un noble coursier — paye son tribut à la gloire qui l'auréola dès ses premières apparitions sous la légendaire casaque du grand Ajax.

Toute sa carrière s'est d'ailleurs inscrite dans le droit fil de ses brillants débuts « ajaxiens ». Homme-clé, avec Cruijff, d'une formule qui révolutionna le football — et qui n'a toujours pas trouvé de dignes émules — Neeskens devint forcément, au fil des mois et des années, l'une des cibles à abattre pour tous ceux qui tentèrent de résister à la « tornade orange ».

On peut ajouter que dans cet ordre d'idées, son passage en Espagne, où l'on fait encore moins de sentiments qu'ailleurs, ne fut pas pour lui faciliter la tâche. Johan a beau ne pas craindre les chocs et même les provoquer au besoin, il en reste toujours quelque chose...

HISTOIRE D'UNE COTE BRISEE...

L'exemple récent de sa côte fêlée est au demeurant révélateur de bien des choses.

Quand l'inimitable Quiroga l'emporta cavalièrement hors du terrain après l'avoir empoigné à bras-le-corps, on put croire que notre bon apôtre du football total s'était encore brûlé les ailes pour s'être trop approché du feu. Mais non, l'incident n'était que la dernière séquelle d'une mésaventure qui lui était arrivée cinq ou six semaines auparavant à Barcelone quand, voulant, comme à son habitude, se trouver au four et au moulin, il s'était fait laminer par son propre coéquipier Migueli qui passait par là et qui n'est pas précisément un gringalet !

Notez bien que Neeskens, généreux et courageux comme le sont généralement tous ceux de sa race — voyez Cruijff, voyez Rep, voyez Jansen ! — ne se répandit guère en imprécations sur son sort. A peine remis de sa douleur, il ne s'en soucia plus et nous pûmes le voir à Paris, puis à Vienne, couvrant un terrain énorme, toujours présent là où il pouvait rendre service, tantôt devant, tantôt derrière, mettant la semelle à l'occasion et « montant » sur l'adversaire comme lui seul sait le faire, dès qu'il s'agissait de récupérer le ballon. Mais le ver était dans le fruit et au premier contact un peu rude — qu'il avait bien cherché ! — le mal se réveilla.

On put croire alors que le Mundial était fini pour lui. C'était mal connaître le personnage qui, jour après jour, se soumit à un véritable traitement de cheval (c'est le mo d'Arie de Vroedt) pour retrouver la plénitude de ses moyens. Et le miracle se produisit : là où d'autres auraient gémi des semaines entières, Johan le coriace ne mit que huit jours pour se requinquer. Il paraît même qu'il joua la dernière demi-heure du terrible combat contre l'Allemagne, à Cordoba, à sa propre demande, alors que sa côte enfoncée n'était pas tout à fait remise en place ! Trois jours plus tard, il prenait une part prépondérante au succès sur l'Italie en recommençant le formidable « manège » qui lui sied si bien, en se portant comme si de rien n'était partout où sa présence était nécessaire. Quatre-vingt-dix minutes de ce régime infernal pour une rentrée ne lui firent pas plus d'effet que l'emplâtre de la légende sur la jambe de bois.

POURQUOI PAS 82 ?

Il faut croire d'ailleurs que les Argentins s'en étaient rendu compte puisque, pour le réduire, Bertoni commença par lui frictionner sordidement les côtelettes d'un coup de coude bien placé, après quoi Galva lui cala ses crampons dans les reins, Passarella achevant ce beau travail d'un coup de tête en pleine figure qui coûta quelques dents à l'indomptable Neeskens.

Peine perdue, pourtant, car l'inépuisable chien de berger orange alla jusqu'au bout de son sacerdoce, tour à tour omniprésent, héroïque, déchaîné, indécrottable, acharné, rageur enfin.

La dernière image qu'il nous laissa, alors que le « Monumental » croulait sous le délire né du troisième but de Bertoni, fut à elle seule tout un symbole : écumant de colère, Johan Neeskens harcelait le portier argentin Fillol qui tardait à dégager et il jeta un regard noir à l'arbitre italien Gonella, quand celui-ci siffla un nouveau coup franc — un de plus ! — contre lui.

Les rares privilégiés qui eurent accès au vestiaire hollandais en cette heure la plus triste de l'histoire du football orange, du football de Cruijff et de Neeskens, pourrait-on dire, ont assuré que Johan II, prosterné sur son banc, fut le dernier à s'en remettre. Il n'eut, paraît-il, qu'un mot pour qualifier ce qu'il venait de vivre. Un mot en espagnol qui situait bien son courroux :

« Argentina campeon ? No, arbitro argentino !... »

Dans quelques mois, Johan Neeskens, qui s'est remis à la mode des cheveux courts, repartira pour un autre peuple espagnol — il est à Barcelone pour deux ans encore — et avec quelques illusions en moins. Plus que tout autre, il ressentira le vide qu'a laissé celui qui fut en même temps son maître, son compagnon de gloire et son confident : Johan Cruijff.

Mais ceci ne l'empêchera cependant pas de se projeter vers l'avenir avec la même obstination et le même cœur. Il n'a après tout que 27 ans et il aura l'âge actuel de Rensenbrink en 1982. L'année de l'Espagne et qui sait ?...

« Je maintiendrai », dit justement la devise de la maison d'Orange.

Depuis le temps qu'il s'engage et qu'il prend des coups, qu'il met son âme et son corps au service du patrimoine exceptionnel que l'on sait, Johan Neeskens a fait plus que maintenir : il a symbolisé sans jamais faillir l'une des plus belles causes que le football ait jamais produites.

Pourquoi donc ne « maintiendrait-il » pas quatre ans de plus ?

Avec ce diable de footballeur certes malchanceux, mais d'une trempe si peu courante, cela ne serait jamais que la moindre des choses. Et l'orange n'en serait que plus juteuse !

M. Gonella a tort d'avoir peur : Neeskens et Kempes n'allaient pas se battre. Les deux vieux copains du Championnat d'Espagne voulaient seulement se serrer la main.

(Photos Sven Simon.)

mundial épilogue mundial épilogue

HEU-REUX !

Ne sont-ils pas délirants de bonheur, ces jeunes gens champions du monde ? Regardez leurs visages et appréciez l'irrésistible montée de la passion dans leurs prunelles. On vous laisse le choix des réponses. **(Photo Gamma.)**

● LE DOPING EN QUESTION

L'affaire Johnston lors de la Coupe du monde, et les révélations qui ont suivi, devaient inévitablement entraîner une enquête de la Football Association anglaise, puisqu'il était clairement dit que l'on prenait parfois des « tablettes » avant de jouer un match.

Alors que la F.A. prépare son dossier, un ancien joueur professionnel réputé pour son ardeur au combat, Ernie Hunt (ex-Coventry) a révélé qu'il lui était arrivé de prendre quelque chose. « Je ne suis pas le seul dans ce cas, et nous étions beaucoup à le faire. Nous n'avons jamais pensé qu'il s'agissait de drogues ou de doping, mais plutôt d'un médicament du genre aspirine que l'on prend quand on se sent un peu moins bien que d'habitude. »

Ernie Hunt, qui tient maintenant un pub dans le West Country, sera certainement entendu. Non à titre d'accusé, mais à titre d'informateur.

■ Bettega aurait déclaré, si l'on croit un journal italien : « Nous avons encaissé contre le Brésil deux buts incroyables. » Le beau Roberto accuserait ainsi Dino Zoff, comme le font d'ailleurs beaucoup d'Italiens.

■ L'arbitre de la finale du Mundial, l'Italien Sergio Gonella a annoncé officiellement qu'il mettait un terme à sa carrière. « Je pense que j'ai atteint le sommet en arbitrant Argentine-Hollande et je préfère me retirer. »

AMBASSADEUR SEULEMENT

Seul l'ambassadeur de Hollande à Buenos Aires représentait le gouvernement de son pays pour la finale de la Coupe du monde. Bien qu'aucune explication officielle n'ait été donnée, on sait que La Haye a décliné l'invitation d'envoyer une délégation, ce qui aurait pu atténuer sa position vis-à-vis de la situation politique en Argentine. En 1974, pour la finale de Munich, le chef du gouvernement hollandais et huit de ses ministres assistaient au match R.F.A. - Hollande.

■ Roberto Bettega n'en revient pas de la poisse qui l'a poursuivi pendant le Mundial : « Avec un tout petit peu de réussite, dit-il, j'aurais été sacré meilleur buteur. » Bettega tira trois fois sur les poteaux contre la Hongrie, une fois sur la barre contre le Brésil, vit Kaltz et Dietz dégager deux de ses tirs sur la ligne, et le Hollandais Brandts lui voler un but en le marquant lui-même contre son camp. Au lieu de 2 buts, ça pouvait en faire 9.

■ Pezzey, le stoppeur de l'équipe d'Autriche, a signé à l'Eintracht Francfort.

■ Cesar Menotti aurait reçu une offre de 16 millions de pesetas (1 million de francs) pour entraîner Borussia Moenchengladbach.

■ Le secret de Dirceu : « Je ne bois pas, je ne fume pas. J'ai toujours été en grande condition athlétique. Au test de Cooper, j'ai fait récemment 3.870 mètres. »

● BIENTOT STIELIKE !

La Fédération allemande finit toujours par comprendre, mais il faut lui expliquer longtemps. Stielike, qui a fait une remarquable saison 77-78 sous les couleurs du Real de Madrid, avait été tenu volontairement, et par principe, à l'écart de la Coupe du monde. On estimait, qu'en allant en Espagne, il avait déserté. Le président de la Fédération allemande, M. Neudecker, avait même déclaré : « Stielike ne portera plus jamais le maillot de notre sélection. »

Compte tenu des brillants résultats obtenus en Argentine, il a fallu faire une déchirante révision des grands principes. Et M. Neudecker a annoncé la semaine dernière, au retour de Buenos Aires, que Stielike pourrait être, de nouveau, sélectionné.

L'intéressé a beaucoup apprécié. « Dès qu'on m'appelle, je viens en courant. La prochaine Coupe du monde a lieu en Espagne, et j'espère bien la jouer. »

■ L'équipe idéale de « clarin » compte cinq Argentins : Fillol, Tarantini, Gallego, Kempes, Luque. Toninho, Krol, Bellugi, Neeskens, Causio, Renseenbrink complètent cette sélection.

■ On dit que Fillol, le gardien argentin, est en pourparlers avec le Real Madrid.

■ Le 25 juin apporta à Olguin la joie d'être champion du monde, mais aussi celle d'être père d'un petit garçon. Une double joie.

● LE PEROU ABSOUS

Les Brésiliens n'en veulent plus au Péruviens de s'être laissés écraser 6-0 par les Argentins, condamnant ainsi le Brésil à n'être que troisième. Quatre-vingt-quinze pour cent des Brésiliens interrogés dans la rue comprennent que Cubillas et ses copains aient pu être démobilisés : « le résultat leur importait peu puisqu'il ne pouvait plus rien leur apporter », disent-ils.

Tous les Brésiliens ne sont pas d'accord avec ce point de vue. Un avocat de Rio a envoyé des télégrammes à la FIFA et aux présidents du Pérou et de l'Argentine, en suggérant un match Brésil-Argentine au Maracana pour trancher vraiment la suprématie entre les deux sélections, en demandant la suspension du Pérou de toute rencontre internationale ainsi que des sanctions contre les joueurs et — dans le télégramme au président péruvien — en recommandant l'édification de statues pour Cubillas et ses frères dans les rues de Bogota.

■ Bjoern Nordqvist a reçu une proposition d'une équipe américaine du Minnesota (U.S.A.). Comme on sait que cet état américain possède un fort pourcentage d'Américains d'origine suédoise, Bjoern a confié qu'il était partant.

■ Zoff explique ainsi la bonne performance de l'Italie dans le Mundial : « L'harmonie qui régnait parmi nous, le style de jeu. une tactique offensive et un football agréable, bien organisé. Nous avons tous terminé heureux et presque sans regrets. »

● MAUVAIS ARBITRES

Un ancien arbitre international argentin réputé, Nai Foino, actuellement professeur de lois du jeu au Collège des arbitres de la ligue de Tandil (Argentine), n'a pas aimé la manière dont ses successeurs en noir ont dirigé les rencontres du Mundia 78 : « A part trois, le Brésilien Coelho, le Portugais Garrido et l'Anglais Partridge, tous ont mal appliqué le règlement. Le niveau est bas, très bas. »

Dans une interview au journal « La Razon ». M. Foino a renouvelé ses accusations : « C'est une grande tromperie que de se réfugier derrière la loi de l'avantage pour ne pas sanctionner des fautes graves. »

■ Johnston, l'Ecossais, accusé de doping, a déclaré : « Le contrôle antidoping peut donner des résultats faux et ils sont très dangereux, car ils peuvent ternir l'image d'un joueur. C'est mon cas. Johnston a ajouté : « J'étais enrhumé et j'ai simplement pris deux cachets. Or, pour tout le monde, aujourd'hui, j'ai commis un acte malhonnête. »

■ Tarantini a reçu une offre très intéressante de Saragosse. Mais il est également en contact avec des clubs brésiliens et le Cosmos de New York.

■ Une équipe d'anciennes vedettes joue un match à Buenos Aires au profit d'un hôpital d'enfants. Fontaine, Kosa (2), B. Charlton (2), Onega (2), Artime (3) furent les buteurs du match.

■ Grabowski et Netzer, les deux internationaux allemands ont désigné leurs cinq meilleurs joueurs du Mundial. Pour le premier, Cubillas, Alonso, Bettega, Quiroga et Krankl. Pour le second, Bettega, Rossi, Luque, Kempes et Cubillas.

■ Au cours de la finale Argentine-Hollande, Cesar Menotti a battu un record. Il a fumé plus de 70 cigarettes. De quoi rendre rêveur Stefan Kovacs.

■ « Si la Coupe du monde s'était déroulée en Europe, l'Argentine n'aurait pas été championne, a déclaré Schiaffino, l'ex-étoile du football uruguayeen. Car ce n'est pas une grande équipe. »

■ Menotti estime que le niveau du Mundial 1978 a été, sur un plan général, plus élevé que celui du Mundial 1974.

■ Le bruit court, à Buenos Aires, que Menotti pourrait entraîner prochainement le club espagnol de Valence. L'intéressé n'a ni confirmé ni démenti.

■ Tarantini, le jeune arrière argentin, est surnommé « Tarantula », c'est-à-dire la tarentule, une sorte de grosse araignée dont la piqûre est venimeuse.

■ Dirceu, qui a fait impression lors du Mundial, a reçu plusieurs offres qu'il ne veut pas encore dévoiler : « Secret professionnel, dit-il. Je dois d'abord en parler avec mon club, Vasco de Gama. »

■ Ça marche bien pour Mario Kempes, le héros de la finale du Mundial. Le père de Mario a déclaré que son fils pourrait signer pour cinq ans de plus à Valence. La discussion est sur le point d'aboutir. « Valence est plus ou moins au niveau du Real, de l'Atletico et de Barcelone, et je ne vois pas pourquoi Mario irait ailleurs. » Toujours d'après M. Kempes, Mario serait vraiment très bien à Valence...

BUENOS AIRES EN FETE

Petits et grands sont descendus dans la rue pour fêter la victoire de l'Argentine en Coupe du monde. C'est Buenos Aires en fête. **(Photo Gamma.)**

JOHAN CRUYFF : « L'ITALIE M'A PLU. »

Castelldefels, au bord de la mer, les Cruyff sont en vacances. C'est là que Johan a suivi les matches de la Coupe du monde. Dans le grand hebdomadaire espagnol « Don Balon » l'attaquant hollandais portait la semaine dernière un œil critique sur ce Mundial, juste avant la finale.

« Dans la première partie de la compétition, l'Italie est la meilleure sélection que j'ai vue. Bearzot a su réaliser l'amalgame entre les jeunes et les moins jeunes, et il est normal qu'il ait obtenu de bons résultats. L'Iatlie a pratiqué un jeu solide derrière et incisif en attaque. C'est une équipe qui m'a plu avec Bettega et Paolo Rossi qui, pour moi, est la révélation du Mundial... et un crack pour les années futures. »

Johan poursuivait à propos des individualités de ce Mundial :

« Mis à part Rossi, celui qui me surprend le plus est Krankl. Je l'ai vu jouer devant l'Espagne et il me plait. Il a les qualités qu'il faut pour réussir dans n'importe quelle équipe européenne... »

Cruyff ne savait pas encore que l'Autrichien allait lui succéder à Barcelone...

« En ce qui concerne Rensenbrink, je dirai que tout le monde le porte aux nues. C'est un bon joueur, mais pas autant qu'on le dit un peu partout... Au sujet de la Hollande, elle avait sûrement une des meilleures équipes du Mundial pour les individualités, mais pas sur le plan collectif. Ellé a mal joué pendant tout le premier tour et, sur le terrain, on a vu qu'il n'y avait pas d'unité. Tout le contraire de l'Italie dont la plupart des éléments jouent dans le même club, la Juventus. Et, sans unité, la Hollande ne peut aller très loin. Pour gagner, il faut être convaincu de cela. Avoir une équipe unie et un peu de chance. En Allemagne, en 1974, cette chance nous fit défaut et c'est pour cette raison que les Allemands s'imposèrent. »

Johan se montra certainement moins sévère par la suite pour ses petits copains hollandais qui atteignirent, comme en 1974 justement, la finale.

● PERSISTE ET SIGNE

Berti Vogts n'a jamais caché ses opinions politiques et notamment ses préférences pour les régimes forts. En Argentine, lors du Mundial, il a publiquement regretté que « tant de choses désagréables aient pu être dites sur ce beau pays », se désolidarisant nettement des autres tendances.

Berti, qui prend sa retraite internationale mais jouera pendant une saison encore avec Moenchen-Gladbach, a l'intention de se marier prochainement avec son amie de toujours, Monica. Il a déjà choisi le lieu de son voyage de noces : ce sera l'Argentine.

LE PENSEUR

Jongbloed, le gardien hollandais, aura donc réussi la gageure de jouer deux finales de Coupe du monde dans sa carrière, alors que Schrijvers était en train de le supplanter cette année. Jongbloed a de curieuses attitudes. Parfois agité de tics, d'autres fois perdu dans ses pensées. Photo prise pendant la finale.

(Sven Simon.)

■ Dirceu, l'un des meilleurs joueurs brésiliens en Argentine, pourrait jouer la saison prochaine à l'America de Mexico. Déjà avant le Mundial, les dirigeants de Vasco de Gama avaient donné leur accord et le montant du transfert de Dirceu serait de l'ordre de un million de dollars (500 millions d'anciens francs).

■ Hellstroem a reçu une proposition du Real de Madrid, la somme du transfert est de plusieurs millions de conronnes.

● OU SONT PASSES LES SOUS ?

Un député brésilien de l'opposition, José Mauricio, appartenant au Mouvement Démocratique Brésilien, a demandé la formation d'une commission parlementaire chargée d'enquêter sur le cheminement des fonds destinés à la sélection de football du pays.

Il demande également que les investigations soient dirigées vers la Confédération Brésilienne des Sports, et notamment vers son président, l'amiral Heleno Nunes.

Le député s'étonne, en effet, qu'il ait fallu 60 millions de dollars (3 milliards d'anciens francs) pour préparer l'équipe du Brésil à la Coupe du monde. « C'est un montant exagéré, dit-il, et nous avons le droit de voir les comptes. » Mesquin, va !

■ Tous comptes faits, il s'avère que M. Gonella a sifflé sept fois seulement en faveur des Hollandais lors de la première mi-temps. « C'était absurde », disent les dirigeants hollandais.

■ La Fédération hollandaise a décidé d'écrire à la F.I.F.A. à propos de l'arbitrage de M. Gonella lors de la finale de la Coupe du monde. Ça changera sûrement quelque chose.

■ Un Argentin habitant Sydney, en Australie, a été déféré devant la justice. A chaque but de l'Argentine en finale, il tirait un coup de fusil à travers sa baie vitrée.

■ Le monde a appris avec intérêt, par le fil de l'agence « Noticias Argentinas » qu'au coup de sifflet final consacrant la victoire de l'Argentine, le général Videla n'a pas pu surmonter son intense émotion et qu'il a pleuré.

■ Quand on a rapporté à Menotti que Coutinho considérait que le Brésil était le champion du monde rural, il a répondu : « Je félicite le technico Coutinho pour son titre moral. Et j'espère qu'il félicitera le tecnico argentin pour son titre réel. »

■ C'est aussi l'opinion de Gunter Netzer : « L'arbitre a fait perdre la Hollande. »

■ Déclaration du président de la F.I.F.A., Joao Havelange, que l'on pourrait surnommer « la méthode Coué » : « Je suis très heureux parce que nous avons vu un bon tournoi, une grande organisation et un grand champion. » Grandes vacances, grand homme !

● L'ATTAQUE DE W.W.

Hennes Weisweiler, l'entraîneur de Cologne auteur du doublé Coupe - Championnat, a vivement critiqué Helmut Schoen dans la chronique qu'il a tenue durant le Mundial, dans le journal « Bild ». Il l'avait déjà fait précédemment, mais à fleurets mouchetés.

Weisweiler est scandalisé par le fait que la sélection allemande n'ait joué qu'avec un homme en pointe, exceptionnellement deux : « L'Allemagne, rappelle-t-il, est devenue championne d'Europe et du monde en pratiquant un football audacieux et en marquant des buts fantastiques. Cet esprit ne régnait pas chez nous, lors de la Coupe du monde, et le rendement n'a pas été le même que par le passé. évidemment. »

« C'est un comble, a ajouté Weisweiler, que ce soit l'Italie qui joue maintenant avec trois hommes en pointe. »

■ Coutinho a vraiment un moral d'acier : « Les résultats du Brésil 1978 sont supérieurs à ceux du Brésil 1970 », affirme-t-il sans rire.

■ Rivelino a confirmé qu'il avait un accord financier avec le Cosmos de New York et qu'il ne restait plus qu'à définir l'accord entre Fluminense et le club américain.

■ Il y a eu des mots très durs du côté hollandais après la finale. « L'arbitre était contre nous », déclarait René Van de Kerkhof, ce qui était encore relativement mesuré. « La mafia nous a eus », clamait Rudi Krol, avec moins de nuances.

■ Deux joueurs allemands sont partis se délasser en Espagne : Dieter Muller par la route, Bonhof en avion.

■ Kaltz a mis les choses au point : « Je n'ai jamais dit que je voulais seulement jouer au poste de libero. » Sous-entendu : si on m'offre la place de Vogts comme arrière latéral, je la prends.

■ Les Allemands, pendant la Coupe du monde, ont « tué » quinze ballons à l'entraînement. On ne dit pas si c'est une grosse performance.

■ Avec vingt-quatre ou quarante-huit heures de cicatrisation supplémentaire, le gardien hollandais Schrijvers aurait pu jouer la finale de la Coupe du monde. Mais le 25 juin, c'était un peu prématuré encore.

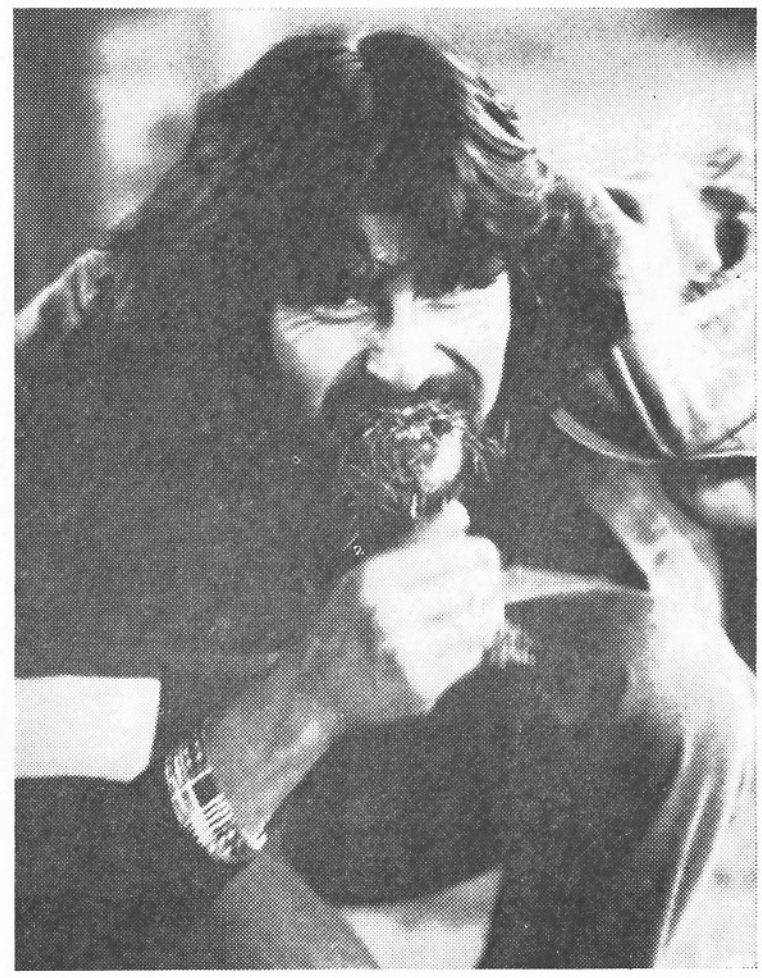
■ Pour la finale de Buenos Aires, les billets avaient fait un bond spectaculaire au marché noir : 400.000 pesos (2.300 F) pour une place de populaire ; trois fois plus (7.000 F) pour une place de tribune.

■ Pelé a défendu les Péruviens : « On ne peut pas douter de leur sportivité », a-t-il dit.

■ Nelinho ne se faisait aucune illusion sur l'issue de la dernière journée du deuxième tour. « S'il le faut, avait-il déclaré au journal Clarin, les Argentins passeront huit buts aux Péruviens. »

■ Extraordinaire : le Brésilien Dirceu, qui mesure 1,65 m, ne chausse que du 36. On dit d'ailleurs que les frappeurs ont souvent des petits pieds. Puskas chaussait (et chausse toujours) du 38.

■ Les horaires des matches de la Coupe du monde 1982 seront discutés en Espagne dès le mois de novembre prochain. Il faut espérer que l'Espagne bénéficiera d'un régime de faveur, ainsi qu'il convient pour un pays organisateur désireux de gagner sa Coupe.



A MANGER DU FOIN

Les supporters argentins étaient si heureux que certains entreprirent, après le triomphe de leurs protégés, de manger un peu d'herbe de River Plate. On saura plus tard, quand ils auront digéré, ce que donnent les engrais chimiques sur leur organisme. Comment dit-on en France ? Bêtes à manger du foin ! **(Photo Gamma.)**

● L'OPINION D'ARIE

Arie Haan, comme ses coéquipiers hollandais, a peu apprécié la façon dont s'est déroulée la finale de la Coupe du monde : « Jusque-là, le tournoi avait été parfaitement correct, fait-il remarquer. Mais la finale a battu tous les records de violence. J'avais l'impression de me trouver dans un ring de boxe. »

« J'ai joué contre Independiente, dont la réputation d'irrégularité n'était pas surfaite. Mais je peux vous dire que c'était une équipe d'enfants de chœur à côté de ceux que nous avons rencontré le 25 juin. Tout est évidemment de la faute de M. Gonella qui avait les moyens de tenir cette finale, qui ne l'a pas voulu, et qui nous a jeté dans la gueule du loup. »

■ On dit qu'Ove Kindwall pourrait remplacer prochainement Aaby Ericsson comme entraîneur ne serait que Staftres gens mieux informés seraient d'avis que le nouvel eentraîneur ne serait que Staffan Tapper, qui lui au moins aurait l'adhésion totale des joueurs. On sait que Staffan va raccrocher et il faudra bien qu'il trouve un nouveau travail.

■ Johan Cruyff a porté le jugement suivant sur la carrière de Rep en Espagne : « Quand on dit que Rep n'a pas réussi en Espagne, je ne suis pas d'accord. Il était très jeune et, sur le terrain, on lui demandait avant tout de donner de bons ballons à Diarte afin que celui-ci marque un maximum de buts. »

■ Avant le match de classement Brésil-Italie, Coutinho avait passé une journée entière à visionner dans tous les sens le match Italie-Hollande, afin de décortiquer les caractéristiques du jeu italien. Pas bon, mais méticuleux.

● L'ASTROLOGUE L'AVAIT PREDIT

Un astrologue argentin, le Dr Waffman, avait prédit la réussite de l'Argentine et de l'Italie lors de ce Mundial, parce que les influences astrales leur étaient favorables. Le déclin des Allemands était également prévu, leurs astres s'étant mis en vacances, les paresseux !

Le Dr Waffman, qui avait annoncé, dans le passé, les morts violentes de Kennedy et de Martin Luther King, avait précisé, juste avant la finale, que la Hollande tirait sa force spirituelle de sa reine. Et que celle-ci, née le 30 avril sous le signe du taureau, allait souffrir à partir du 25 juin d'une détériorations notable de ses influences astrales.

Bref, l'astrologue voyait la Hollande battue par l'Argentine. Comme nous étions beaucoup à penser qu'il en serait fatalement ainsi, on peut en déduire que nous sommes tous des astrologues.

■ On dit que la F.I.F.A., mécontente de l'arbitrage de l'Israélien Klein lors du match de classement, l'aurait mis sur sa liste noire.

■ Ce n'est pas 10 paires de chaussures que les Allemands avaient emmenées en Argentine, comme une erreur typographique dans « France Football » pouvait le laisser croire, mais 100, soit environ 5 par joueur.

■ C'est Sepp Maier, 34 ans, qui sera le capitaine de la prochaine équipe d'Allemagne, Berti Vogts reprenant ses billes.

■ Luque a terminé le Mundial avec le nez cassé dans un choc lors de la finale. Neeskens, lui, a perdu deux dents. C'était le rapprochement des peuples.

KEMPES LUQUE, BERTONI et les autres...

Champions du monde ! Cesar Luis Menotti a donc tenu son impossible pari. Il a fait de ces hommes, inconnus pour la plupart il y a six mois à peine, les footballeurs les plus enviés de la Terre. Qui aurait dit en 1975, lorsque l'équipe des jeunes Argentins entraînée par Menotti enleva à Toulon le Festival International des Espoirs, que trois ans plus tard, ces joueurs tirés de l'anonymat de leur « pampa », modelés en conséquence et en fin de compte préparés dans des conditions qui ne sauraient avoir cours en Europe, exauceraient le vœu ardent de tout un peuple, formeraient une équipe de choc à la dimension du grand événement qui honorait leur pays ? Personne, assurément !

Il y a eu, bien sûr, le contexte, ô combien particulier, qui a tout de même grandement favorisé les desseins argentins, mais ceci ne diminue en rien le mérite de ces garçons qui, partis de rien, viennent de troquer leur légendaire maillot bleu et blanc pour la glorieuse tunique irisée.

France-Football se devait, huit jours après leur sacre au Monumental, de présenter à ses lecteurs ceux qui ont forgé cette légende nouvelle, Cesar Luis Menotti le premier.

Voilà qui est fait !

KEMPES LUQUE, BERTONI et les autres...

Ubaldo FILLOL
(River Plate)

28 ans, 1,81 m, 78 kg.

Le gardien de River Plate n'était pas considéré comme un titulaire indiscutable lorsque l'Argentin fit un premier pointage de ses possibles pour le Mundial. On put d'ailleurs croire longtemps que Menotti lui préférerait Gatti, mais les incartades de ce dernier firent en fin de compte le bonheur de Ubaldo, qui n'avait pas à craindre par ailleurs la concurrence des deux autres spécialistes retenus parmi les 22, Baley et La Volpe.

Au début, toutefois, Fillol ne fit pas tellement bonne impression et ses premières sorties contre la Hongrie et la France furent tout juste honnêtes. Il est vrai qu'il avait le désavantage d'opérer derrière une défense qui n'était pas précisément invulnérable...

C'est au cours des matches beaucoup plus durs et serrés du second tour que l'on put se rendre compte des qualités de Ubaldo, doté de bons réflexes, sachant fort bien se placer et se faisant aussi remarquer par ses anticipations ou ses sorties judicieuses. Il joua de la sorte un rôle important dans les matches contre le Brésil et la Hollande, ses brillantes interventions en finale ayant contribué pour beaucoup au triomphe de l'Argentine.

Jorge OLGUIN
(San Lorenzo)

26 ans, 1,75 m, 70 kg.

L'un des rares provinciaux de la sélection avec son camarade de club La Volpe et Gallego, Oviedo, Valencia, Galvan.

Il ne nous avait pas du tout plu lors des premières escarmouches, car encore mal adapté malgré la confiance que lui gardait envers et contre tous Cesar L. Menotti, il se signalait davantage par sa brutalité que par ses aptitudes techniques. Mais avec la répétition des matches, il gagna en assurance, en lucidité et en efficacité, au point d'avoir été pour finir, l'un des principaux artisans du triomphe argentin. Mieux même, il s'offrit le luxe de nombreuses randonnées offensives assorties de bonnes balles pour ses partenaires et il ne commit en outre aucune faute en finale. L'homme de San Lorenzo, en somme, s'était amélioré à cent pour cent et il fut certainement, dans cet ordre d'idées, le symbole vivant des progrès fulgurants accomplis par son équipe dans un second temps.

Luis GALVAN
(Talleres Cordoba)

30 ans, 1,72 m, 70 kg.

Il était de toute évidence l'un des points faibles de la sélection au départ de la super compétition, mais à l'image de son compère Olguin, il devait accomplir en quelques semaines, des progrès tels qu'il parvint à tenir son rôle de stoppeur avec une autorité certaine dans les ultimes batailles, notamment celles qui l'opposèrent à la Pologne, au Brésil et à la Hollande.

Solide, plutôt râblé, bien accroché au sol, le cheveu noir et assez court, ce défenseur déjà expérimenté, qui avait déjà joué à plusieurs reprises en équipe nationale par le passé, eut le mérite de suivre à la lettre les consignes de Menotti, dont le moindre mérite ne fut certainement pas d'avoir su tirer le meilleur parti de chacun des hommes mis à sa disposition. Ainsi l'homme de Cordoba, trop longtemps porté à l'agressivité et aux irrégularités, devint-il au fil des jours un élément très utile au sein d'une défense elle-même nettement améliorée dans son ensemble.

Daniel PASSARELLA
(River Plate)

1 but. 25 ans, 1,74 m, 71 kg.

Il fut dès le départ de la grande aventure argentine l'un des hommes de confiance de Cesar Luis Menotti, qui l'emmena d'ailleurs avec lui en France, en 1975, lors du Festival International Espoirs de Toulon. A l'époque, toutefois, le jeune défenseur de River Plate, qui avait déjà son caractère, n'entretenait pas les meilleurs rapports avec son entraîneur Labruna et Menotti, qui aime les choses claires, ne put disposer de son « libero » comme il le voulait, raison pour laquelle Passarella fut ensuite écarté de la sélection. Mais au bout du compte, Daniel eut ce qu'il voulait à River Plate, et très vite, il redevint le verrouilleur, plein de verbe qu'il était déjà à Toulon, et Menotti n'eut plus à hésiter. Aainsi, Passarella s'est-il imposé dans le Mundial non seulement par ses aptitudes défensives (vivacité, jeu de tête, placement, sens de l'interception, vigueur physique), mais aussi par son bel esprit de relance et par son extraordinaire puissance de frappe des deux pieds, le gauche surtout.

Reste à savoir maintenant ce que décidera Daniel pour son avenir, car aux dernières nouvelles, il était toujours aussi décidé à raccrocher pour un moment, considérant qu'il n'a plus rien à gagner dans un football de plus en plus dévorant et rigoureux.

Alberto TARANTINI
(Boca Juniors)

1 but. 22 ans 1/2, 1,82 m, 75 kg.

Une des personnalités marquantes de l'équipe, tant par son apparence physique (chevelure curieusement blonde et floue, taille d'athlète) que par sa présence dans le jeu. Ce descendant de Corses émigrés en Argentine (son grand-père venait des environs de Bastia) fut l'un des paravents de la sélection dans un premier temps, contre la Hongrie, par exemple, lorsque l'unité était loin d'être faite. Par la suite, il lutta avec une belle opiniâtreté face aux meilleurs ailiers du monde, faisant un minimum de concessions, et surtout il participa toujours avec bonheur à l'élaboration des actions concrètes de la formation, ce qui lui valut non seulement d'être à l'origine de plusieurs buts, mais même d'en réaliser un de toute beauté à Rosario, face au Pérou. Tarantini, en somme, est le type même de l'arrière latéral moderne.

A présent, ce footballeur encore tout neuf rêve légitimement de fortune et de grandes évasions. N'ayant pas renouvelé son contrat à Boca Juniors, il pourrait se retrouver sous peu en Espagne ou même au Cosmos ! Avec un autre contrat à la clé : il vient, en effet, de se marier...

Americo GALLEGO
(Newell's Old Boys)

23 ans, 1,70 m, 70 kg.

Il a été le poumon de la formation, où il tenait un rôle défensif très important devant les deux arrières centraux. Chargé de boucher les trous et de harceler les assaillants adverses qui approchaient du but, il le fit à tous les matches (n'en manquant jamais un) avec une opiniâtreté parfois impitoyable et dur, une abnégation et une qualité physique irréprochables. Ce qui ne l'empêcha pas, en plusieurs occasions, de relancer le jeu offensif avec beaucoup de maîtrise et de lucidité. Car c'est un joueur qui n'est pas seulement un battant, mais un excellent technicien.

Miguel OVIEDO
(Talleres Cordoba)

28 ans, 1,74 m, 68 kg.

Il ne fit que passer à la manière d'un météore dans le ciel argentin du Mundial puisqu'il joua seulement les cinq dernières minutes du fameux match contre le Pérou à Rosario. Autant dire qu'il fut impossible de le juger sur pièces.

Auparavant, ce vrai Cordobès avait été sélectionné dix fois et l'on dit qu'il est un demi très bon par sa présence physique comme par son activité inlassable.

Osvaldo ARDILES
(Huracan)

26 ans, 1,70 m, 68 kg.

Le petit demi d'Huracan ne put être jusqu'au bout du Mundial l'animateur et le cerveau de l'équipe, comme il l'avait été au cours des premiers matches. Car une blessure à la cheville subie devant les Brésiliens (en se tordant le pied tout seul) gâcha complètement sa carrière dans l'épreuve. C'est bien dommage, car les qualités techniques et surtout tactiques d'Ardiles, footballeur dont l'habileté balle au pied est remarquablement mise en lumière par une intelligence de jeu sans cesse en éveil, auraient pu lui valoir de figurer sans discussion dans le lot des meilleurs joueurs du tournoi.

(Présentation de J.-Ph. Rethacker et Victor Sinet)

Omar LARROSA (Independiente)

30 ans 1/2, 1,72 m, 70 kg.

Formé à Lanus, l'un des nombreux clubs de quartier qui jouent le « Metropolitano » de Buenos Aires, ce technicien émérite se révéla, voici quelques années déjà, lorsqu'il fit ses débuts avec Independiente, alors l'équipe reine d'Amérique du Sud, qui venait de gagner deux Coupes intercontinentales.

Plutôt blond, la moustache fine et l'œil clair, ce meneur de jeu aussi précieux par sa conduite de balle que par sa clairvoyance et son esprit collectif, est capable de se transformer en un battant redoutable et il fut pour beaucoup dans la nette victoire de l'Argentine sur le Pérou dans la fameuse « chaudière » de Rosario Central. Il se signala également par son abattage et son efficacité en finale, quand il rentra en jeu à la place d'Ardiles.

Un très bon élément, assurément.

Daniel VALENCIA (Talleres Cordoba)

23 ans, 1,69 m, 68 kg.

Encore un ancien de Toulon, si l'on peut dire, avec Gallego, Passarella et Tarantini ! Court, ramassé et, par conséquent, bien campé sur ses jambes très musclées, il a la technique consommée des « tripoteurs » de balle qui, parfaitement rivés au sol, savent tout faire avec un ballon.

Menotti trouvait en outre qu'il avait du tempérament et du punch. C'est pour cela qu'il le préféra d'abord à Alonso. Mais plus ou moins blessé, le stratège de Talleres ne put rendre les mêmes services par la suite, d'autant que l'équipe avait trouvé un système plus rationnel avec Kempes en position de demi offensif.

Valencia n'en eut pas moins le mérite d'avoir fortement contribué aux premiers succès de la « Seleccion » et Menotti a bien spécifié qu'il tenait en lui l'une de ses valeurs sûres d'aujourd'hui et de demain.

Ricardo VILLA (Racing)

26 ans, 1,85 m, 85 kg.

On découvrit sa forte stature et son faciès très cubain — barbe et moustache opulentes — lors du premier match du second tour contre la Pologne à Rosario.

Ce soir-là, « Vijo », comme on dit en langage « platense », impressionna spectateurs et adversaires par sa peu commune force de percussion comme par son extraordinaire abattage. C'est bien simple : on ne voyait que lui et il fut comme par hasard dans le coup des deux buts argentins réussis par son vieux copain Mario Kempes.

Comme tant d'autres, ce joueur de milieu de terrain avait pris part au « débroussaillage » entrepris par Menotti depuis octobre 1975, ce qui lui valut près de trente sélections. On ne la revit ensuite que très épisodiquement devant le Brésil, après quoi il rentra dans le rang aussi vite qu'il était venu.

Gageons cependant qu'on en reparlera.

Norberto ALONSO (River Plate)

25 ans, 1,76 m, 71 kg.

C'est le « chouchou » du « Monumental », autrement dit des supporters de River Plate, mais certainement pas celui de Menotti qui, considérant avec juste raison que le football moderne est certes affaire de technique, mais aussi d'engagement et d'aptitudes physiques, n'a jamais voulu en faire un titulaire à part entière, lui préférant des garçons moins doués, mais beaucoup plus déterminés, comme Ortiz, Bertoni ou Valencia.

Et pourtant, l'ex-Marseillais, toujours aussi adroit, avait été à l'origine du but victorieux contre la Hongrie lors du premier match de la grande compétition, alors même qu'il n'en joua que le dernier quart d'heure. Mais « Beto », comme on l'appelle, se perdait trop en de vaines arabesques et comme, d'autre part, il se blessa à peine entré sur le terrain face aux Français, le sélectionneur argentin ne le sollicita plus.

Dommage, car en classe pure Alonso avait largement sa place parmi les meilleurs de son équipe.

Mario KEMPES (Valence)

6 buts. 24 ans, 1,82 m, 77 kg.

Faut-il insister sur les mérites et le talent du meilleur buteur de la Coupe du monde, qui en fut aussi le joueur n° 1 ? Il possède toutes les qualités du joueur d'exception, l'habileté et la sûreté technique dans les frappes et les touches de balle de gaucher, la clairvoyance dans le jeu collectif, l'activité inlassable aux quatre coins du terrain et surtout le pouvoir d'accélération balle au pied aux abords du but adverse, qui lui permit de faire la différence en finale. Déjà considéré avant le Mundial comme le meilleur footballeur argentin du moment, il a confirmé sa valeur, qu'il démontrera de nouveau en Espagne la saison prochaine, où il remporta deux fois déjà le titre de roi des buteurs. A son âge, très jeune encore, il n'a sans doute pas fini de progresser.

Daniel BERTONI (Independiente)

2 buts. 23 ans, 1,75 m, 70 kg.

Il était considéré il y a un an comme le plus complet attaquant argentin du pays. Mais une baisse de forme l'écarta de l'équipe pour le début du Mundial. Menotti savait pourtant qu'il retrouverait rapidement son meilleur ailier. C'est ce qui se produisit dans le second tour, où Bertoni ne cessa de progresser et de se montrer menaçant. Sa résurrection fut un bienfait pour l'attaque au moment même où Luque était un peu émoussé et moins efficace. Bertoni va pouvoir maintenant faire apprécier sa vitesse, son crochet court, sa puissance de pénétration et sa force de frappe en Europe, puisqu'il portera les couleurs de Séville la saison prochaine.

René HOUSEMAN (Huracan)

1 but. 25 ans, 1,70 m, 68 kg.

Il était l'un des seuls rescapés de la Coupe du monde 1974 et on pouvait supposer que son expérience internationale serait d'un précieux secours à l'équipe. N'avait-il pas été en Allemagne l'une des seules satisfactions argentines. Malheureusement, le feu follet d'Huracan (club où Menotti l'avait eu sous ses ordres), déjà en petite forme depuis un an, ne put jamais décrocher une place d'ailier titulaire indiscutable. Il fit donc des intérims, marquant un joli but contre le Pérou, mais il ne put apporter au jeu offensif tout le poids de sa brillante technique du dribble et de la feinte ainsi que son sens du but.

Leopoldo LUQUE (River Plate)

4 buts. 29 ans, 1,77 m, 75 kg.

Son départ en fanfare dans le premier tour fut éblouissant. Et ce ne sont pas les Français qui diront le contraire, eux qu'il battit presque à lui tout seul. Hélas ! l'avant-centre argentin connut à la suite de ce match un double malheur, perdant son frère dans un accident de la route et se luxant lui-même le coude. Le ressort était brisé. Malgré tout son courage, toute sa combativité, le terrible frappeur à moustache ne retrouva plus la réussite et la verve du début. Il aura quand même fait œuvre utile par sa vigueur athlétique, sa mobilité et son sens du but, attirant sur lui le regard de quelques clubs européens, dont le F.C. Nantes.

Oscar ORTIZ (River Plate)

25 ans. 1,72 m. 71 kg.

Profitant de la méforme de Bertoni, le petit ailier gauche de River Plate au visage d'Indien et aux cheveux aile de corbeau sut sauter sur l'occasion et se faire une place au soleil de la sélection. Ses dribbles déroutants en contrepieds et en sautillements, ses débordements bien commencés auraient pu et dû s'avérer plus utiles à l'équipe si Ortiz avait su terminer un peu mieux ses actions. Son efficacité finale ne fut malheureusement pas à la hauteur de ses engagements balle au pied. Il est vrai que la présence à ses côtés de Kempes le buteur le contraignit souvent à se replier et à effectuer un travail obscur mais efficace.

CEUX QUI N'ONT PAS JOUE

Hector BALEY (Huracan), 27 ans et demi, 1,84 m, 80 kg, gardien de but, 9 sélections.

Ricardo LA VOLPE (San Lorenzo), 25 ans et demi, 1,81 m, 77 kg, gardien de but, 10 sélections.

Ruben GALVAN (Independiente), 26 ans, 1,68 m, 70 kg, 9 sélections, milieu de terrain, finaliste de la Coupe intercontinentale 1974.

Daniel KILLER (Racing), 28 ans et demi, 1,77 m, 76 kg, libero, 21 sélections. Longtemps préféré à Passarella.

Ruben PAGNANINI (Indepediente), 29 ans, 1,76 m, 72 kg, arrière latéral ou central, 9 sélections, était lui aussi parmi les vainqueurs du Festival des Espoirs de Toulon 1975.

Reportage photographique de nos envoyés spéciaux.

Habile et intelligent, Osvaldo Ardiles fut, malgré une blessure, une des figures marquantes de l'équipe argentine. Fillol et Kempes aussi, unis dans le même bonheur.